

VENDREDI 14 OCTOBRE 2005

LITTÉRATURES

Yôko Ogawa ;  
Yôko Tawada ;  
Pierre Bayard ;  
Frédéric Roux ;  
Richard Millet  
pages III et IV

SCIENCES

« La symphonie des  
nombres premiers »,  
de Marcus du Sautoy ;  
Jean-Marie Hombert ;  
Michel Morange  
page VII

GOÛTS

Jean-Robert Pitte,  
arbitre du match  
bordeaux-bourgogne ;  
Jean-Claude  
Kauffmann  
page VIII



LES RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE

LUCIEN BIANCO

Rencontre avec le sinologue,  
lauréat du prix Augustin-Thierry 2005 ;  
Vingt-cinq ans d'amours adultères ;  
Catherine de Médecis  
Pages VI et X

# Gracián, le héros de la ruse

L'œuvre du jésuite espagnol demeure sans doute la plus belle leçon de cynisme et d'ambiguïté de l'histoire européenne.  
Un diamant échevelé et fascinant, remarquablement traduit en français

■ Roger-Pol Droit



Portrait de Baltasar Gracián, XVII<sup>e</sup> siècle (anonyme)

Devenir jésuite, voilà un bon plan. En tout cas pour un jeune homme sans fortune, natif de l'Aragon, au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Car l'œuvre est unique – ensemble volumineux, déconcertant et superbe, une sorte de diamant échevelé, si l'on ose dire, où coexistent au point de se confondre cynisme noir et jeux de mots, tactique et dévotion, vie du style et style de vie.

Voilà pourquoi, depuis presque quatre siècles, cette œuvre n'a cessé de fasciner. Du vivant de Gracián, ses ouvrages sont plusieurs fois réimprimés en Espagne, traduits en latin, en italien, en français. Ceux qui le lisent, au fil des générations, se nomment Molière, La Rochefoucauld, Schopenhauer (qui le traduit en allemand en 1861), Nietzsche, ou encore Jankélévitch, ou Lacan, ou Debord. Entre autres. Un nouveau destin l'attend sans doute, avec cette première édition française, en un seul volume, de toute l'œuvre non romanesque (1) de Gracián par Benito Pelegrín, qui depuis plus de trente ans a consacré un travail considérable à cet auteur et à son époque. On trouve ici tous les traités du maître de la ruse, à commencer par son coup de tonnerre initial, *El Héroe* (*Le Héros*), publié en 1647.

Le texte s'adresse à un lecteur jeune, ardent, mais inexpérimenté. On le suppose intelligent et déterminé. « *Que je te désire singulier !* », lui dit Gracián pour l'accueillir. Ce double virtuel désire la gloire, la réussite, le pouvoir, un destin d'ex-

ception. Ce qui lui fait défaut ? Une méthode. Eh bien, la voici ! « *Tu trouveras ici non un traité de politique ni d'économie, mais une raison d'Etat de toi-même, une boussole pour naviguer vers l'excellence, un art d'être éminent avec à peine quelques règles de sagesse.* »

En moins de cinquante de pages, tout est dit. Le trait frappe juste, les formules jouent la concision. « *Ce qui s'énonce bien s'énonce brièvement* », dira plus tard le styliste. Précepte-clé de ce premier traité de machiavélisme quotidien : ne jamais se découvrir tout à fait. Mieux vaut laisser les autres ignorer ce qu'on détient réellement comme pouvoirs, compétences ou informations. « *On respecte un homme tant qu'on n'a pas trouvé de limite à sa capacité.* » En ne se donnant jamais entièrement à voir ni à comprendre, il est donc possible de garder la main, et de gagner plus aisément. « *Toi qui aspirés à la grandeur, écoute bien le conseil : que tous te connaissent, que personne ne te comprenne, car, par cette ruse, le*

peu paraîtra beaucoup, le beaucoup infini, et l'infini, bien plus.

A cette règle de dissimulation, qui concerne aussi bien émotions que projets, il faut ajouter des tactiques de surprise, et leur nécessaire renouvellement. Car si la nouveauté ouvre le chemin du succès, elle est par nature éphémère. Ce qui dure lasse. Le vrai héros devra donc inventer continuellement du nouveau, pour demeurer dans « *une splendeur de soleil levant* ». Peu importe, évidemment, qu'il s'agisse d'apparences et non de réalités. Cette distinction n'a pas cours : le pouvoir repose sur des croyances, l'illusion s'y confond avec la vérité. Machiavel le savait déjà. Gracián étend le précepte au « *gouvernement de soi* », à la conquête individuelle de la réussite, à la vie de tous les jours.

Toute l'œuvre de Gracián va poursuivre et développer cette première mise à nu des principes de l'existence victorieuse. Dix ans après *Le Héros*, *L'Oracle manuel et Art de Prudence* détaille les maximes à suivre avec une fausse froideur parfaite. Rien n'est laissé de côté, ni l'éloge de l'artifice ni la nécessité de connaître ses points faibles ou d'être généreux quand c'est utile. On se souviendra, par exemple, de ne pas se plaindre (inutile de montrer ses faiblesses), de ne pas dévoiler les ébauches d'un travail en cours (conserver toute sa force à l'œuvre achevée) et de maquiller consciencieusement ses erreurs. On n'oubliera pas non plus d'être économe de sa présence (entretenir le désir et un certain mystère) ni d'avoir toute sa vie, en tout domaine, public ou privé, toujours deux fers au feu.

Bref, il s'agira d'être « *saint* ». Mais oui, tout bonnement ! C'est en effet l'ultime conseil de Gracián, celui qui résume tous les autres, et qu'on ne sait évidemment comment entendre. Car ce qui caractérise cette prose, autant qu'un certain halo de douce folie, c'est un invraisemblable génie de l'ambiguïté. Impossible de savoir, en fin de compte, si Gracián conseille ou s'il dénonce. On retournera ses formules dans tous les sens. Justement, elles sont réversibles ! Maître de la ruse, il ne parle pas de face. « *Esprit ambidextre* », comme il dit, il ne s'exprime que de biais, en clair-obscur. « *Les vérités qui nous importent le plus s'offrent toujours à demi-mot.* » C'est pourquoi il privilégie les termes « *à deux lumières* », les phrases dont on ne sait si elles sont prose ou poésie, toutes ces tournures où les jeux de langue vont piéger les frontières nettes des idées.

Alors il n'y a pas loin de la « fange » à l'« ange », et inversement. Ces jeux-là fascinent Gracián, parfois jusqu'au vertige. Assez, en tout cas, pour qu'il consacre au trait d'esprit, aux pointes et autres calembours une part importante de ses écrits. On aurait tort de croire qu'il s'agit d'un autre versant. Le mot d'esprit est une ruse du sens, une parole biaisée, une façon de briser la circulation uniforme des mes-

sages, un moyen de conserver son pouvoir en retrait. Style de vie et style tout court finissent donc par se rejoindre, voire se confondre. Le trait d'esprit est le retrait où l'on se dissimule. Si c'est le cas, Gracián est un héros. Non pas un prédicateur d'autrefois à la carrière ensevelie par l'oubli, mais un trouble vivant qui peut encore directement nous perturber.

Cela pourrait se dire encore autrement, d'une manière sûrement plus irrévérencieuse, mais qu'il n'eût peut-être pas désavouée : si le verbe s'est fait chair, il doit être possible de le chatouiller, de le transir, de le pincer, de l'exciter. Et ainsi de suite. En ce cas, la seule question à trancher serait de savoir si de telles distractions ont encore un avenir. Ou si elles appartiennent définitivement au passé. Ce qui n'ôte rien au plaisir de lire.

(1) De son grand roman en trois parties, *Le Criticon*, les deux premières ont été traduites aux éditions Allia.

**TRAITÉS POLITIQUES, ESTHÉTIQUES, ÉTHIQUES de Baltasar Gracián. Traduits de l'espagnol, introduits et annotés par Benito Pelegrín**  
Seuil, 940 p., 33 €.

APARTÉ

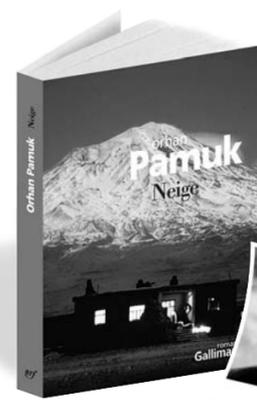
## Session de rattrapage

ET SI la littérature était là, présente autour de nous, intégrée à tant de mots, de formules dont le détournement surprend d'autant moins que la référence originelle s'estompée, vague réminiscence trop discrète pour importuner ? A l'heure où les éditions Bayard se proposent de nous rappeler la force de certains « archétypes » – c'est *Oreste* qui ouvre la collection (1) –, voici qu'un ambitieux manuel, plus effronté qu'impertinent, entend joindre l'utile – « *consolider votre savoir, donner du brillant à votre culture générale et du piquant à votre conversation* » (1) – à l'agréable, en distrayant par le « *tour-opérateur* » qui inscrit à son programme sept siècles de littérature française, quelques excursions dans d'autres trésors nationaux (Italie, Espagne, Angleterre, Russie et quelques autres contrées). Avant un robotatif travail sur les « genres » et l'art d'en dissenter (2).

Philippe-Jean Catinchi  
Lire la suite page X

(1) *Oreste*, de Jean-Louis Backès (Bayard, 256 p., 21 €).  
(2) *Lettres ou le néant*, dirigé par Annick Dusaunoy-Benoit, Marie-Claude Urban, Anne et Guy Fontaine (Ellipses, 416 p., 25 €).

## Orhan Pamuk



### Neige

roman

traduit du turc par Jean-François Pérouse

« Il faut le lire pour comprendre, de l'intérieur, le présent si douloureux de ce pays déchiré entre lumières et ténèbres. »

André Clavel, *Lire*

du monde entier  
Gallimard

## L'ivresse des mots de Mabanckou récompensée

Créé en 2001 par l'Agence internationale de la francophonie, le prix des Cinq Continents vise à récompenser et à promouvoir un jeune écrivain francophone. Après la Libanaise Yasmine Khat, les Français Marc Durain Valois et Mathias Enard, c'est au Congolais Alain Mabanckou, déjà récompensé du prix *Ouest-France* et en lice pour le Femina, qu'est revenue cette distinction, mardi 11 octobre, à Bruxelles, pour *Verre cassé* (Seuil, 202 p., 17 €).

Doit-on voir dans ce choix la marque du nouveau président, Henri Lopez, qui a succédé en 2004 à Vénus Khoury Ghata ? En tout cas, force est de constater qu'avec ce cinquième roman le jury a distingué un romancier à la prose inventive, turbulente et généreuse, qui illustre bien la richesse de la littérature francophone. Une littérature qu'enseigne Alain Mabanckou, professeur à l'université Ann Arbor (Michigan) et à laquelle il rend un hommage tonitruant à travers la voix aussi cocasse qu'émouvante de Verre cassé.

Pilier historique du bar Le Crédit a voyagé (clin d'œil à Céline,

un des auteurs de prédilection de Mabanckou), Verre cassé est chargé par L'Escargot entêté, patron dudit bar, d'en devenir le mémorialiste. Des sombres déboires de l'homme aux Pampers, accusé de pédophilie par sa femme, à ceux, amoureux, de L'Imprimeur qui « a fait la France », en passant par Verre cassé lui-même, Alain Mabanckou offre, d'une seule coulée (le texte n'est ponctué que de virgules), une galerie de portraits d'éclopés savoureux, doublée d'une peinture grinçante de la société africaine. On retrouve aussi tous les thèmes qui lui sont chers : l'enfance (orpheline), le voyage, la marginalité... Et surtout la littérature, à laquelle il rend en contrebande – à travers un maillage serré de citations, de titres masqués ou tournés – un très bel hommage. Zola, Bukowski, Garcia Marquez, Hugo, Césaire, Dany Laferrière, Baudelaire... Rien de frelaté dans ce *Verre cassé* qui célèbre l'ivresse des mots et de la lecture et qui, en outre, a reçu, mercredi 12 octobre, le prix RFO du Livre.

Ch. R.

## Lire en fête veut désenclaver la lecture

La fête de la lecture, qui a lieu du 14 au 16 octobre, s'intéresse à ceux qui sont éloignés du livre. L'hôpital psychiatrique Ville-Evrard, de Neuilly-sur-Marne, suit cette manifestation depuis dix ans

Grand soleil dans le jardin du centre hospitalier spécialisé de Ville-Evrard, un établissement psychiatrique situé à Neuilly-sur-Marne (Seine-Saint-Denis). Patients, soignants, jardiniers, tous s'affairent autour des toiles et des photographies, installées des sculptures en vue du jeudi 13 octobre. Cette journée devrait aussi permettre d'accueillir des lectures ou encore de recevoir le chef Jean-Claude Castagnet, du restaurant des Saint-Pères à Aulnay, pour des dégustations.

Cette manifestation compte parmi les centaines de rendez-vous de Lire en fête, une fête du livre et de la lecture qui a lieu en France et dans cent pays du 14 au 16 octobre, à l'instigation du ministère de la culture et de la communication (direction du livre et de la lecture, Centre national du livre).

Cette année, la manifestation s'intéresse notamment à ceux qui sont éloignés du livre ; de nombreuses animations sont prévues dans des maisons de retraite, des prisons ou des hôpitaux.

A Ville-Evrard, on est fidèle à cette manifestation – La Fureur de lire puis Lire en fête – depuis dix ans : ce thème est pour l'équipe une heureuse coïncidence.

Lire en fête ? « Si cela peut changer l'image de l'hôpital psychiatri-

que, nous en avons grand besoin », explique Claude Dagorn, directeur du centre Ville-Evrard. Pour lui, « il s'agit aussi et surtout des activités, des événements à l'attention des malades ».

La manifestation fait partie des quatre événements qui rythment la vie de l'hôpital avec le Printemps des poètes, la Fête de la musique et les Journées du patrimoine. Dès la fin de Lire en fête, les équipes se retrouvent pour trouver un thème pour l'année suivante – cette année, le jardin, pour Lire en fête, s'élève à 10 000 euros.

### REPLI SUR SOI ET EXCLUSION

Ville-Evrard essaime la manifestation dans ses antennes décentralisées. Patients, soignants, comédiens ou plasticiens ont investi différents lieux du département. Ainsi, le 6 octobre, le pôle d'Orgermeil a-t-il accueilli un conte musical. Mardi 11 octobre, au centre de jour de Montfermeil, dans un jardin décoré de personnages peints dans des troncs, de photos ou de textes, à l'ombre d'un immense totem – le tronc d'un cèdre foudroyé par la tempête de 1999 – ou d'un saule pleureur transformé en arbre à palabres improvisé, soignants et patients ont lu des poèmes, parfois composés par eux, souvent magnifiques, et chanté

des chansons, d'une voix plus ou moins assurée, avec bagout ou timidité.

A Montfermeil, c'est la première fois que l'on organise un rendez-vous pour Lire en fête : « Les années précédentes, nous participions à la manifestation mais en spectateurs », explique le docteur Paul Machto, psychiatre, responsable du centre de jour de Montfermeil. Avant ce rendez-vous, il y a eu des ateliers de lecture, lancés en 2000. Puis l'atelier théâtre, créé en juillet 2004, qui a conduit à une représentation du *Retour d'Ulysse, le père retrouvé* au gymnase de la cité des Bosquets. « En psychiatrie, actuellement, si l'on ne s'ouvre pas sur la cité et que l'on se replie sur un lieu clos, que l'on vit en circuit fermé, cela peut entraîner encore plus le repli sur soi-même et l'exclusion de la cité », poursuit Paul Machto.

Ces rendez-vous sont une partie émergée d'une thérapie plus complète, une escale dans l'activité thérapeutique.

Comment faire pénétrer des livres dans des établissements de soins pour les malades mentaux ? « Ils mettent du temps à entrer dans l'hôpital mais, quand ils y sont, ils y restent. Les livres sont des outils », expliquent Cecilia Bouzard et Elisabeth Burg, éducatrices à l'hôpital de jour de Bondy, où des lectures

de textes de Peter Handke seront proposées le vendredi 14 octobre, avec la participation de l'écrivaine et comédienne Stéphanie Béghain. Pendant deux mois, celle-ci a passé des journées ou des après-midi à Bondy. Le spectacle s'appuie sur des ateliers de lecture qui sont régulièrement organisés. « Nous essayons de fédérer ces deux dynamiques », explique Elisabeth Burg.

Ville-Evrard recèle une bibliothèque médicale pour les professionnels, une autre générale. L'établissement accueille en résidence, pour trois ans, avec le soutien, notamment, de la direction régionale de l'action culturelle, Vertical Détour. La compagnie de Frédéric Ferrer travaille sur une création de celui-ci, *Mauvais temps*, et propose également des ateliers théâtre pour les patients ou le personnel.

Il y a également une troupe, Théâtre de Ville-Evrard, issue de l'association 10 Heures, qui a trouvé refuge dans un pavillon désaffecté du site. Les comédiens, des amateurs, appartiennent au personnel de l'hôpital. L'expérience tient de l'inversion des images : « Nous voulons faire des rencontres autour du théâtre de la folie », explique le docteur Laurent Vassal, initiateur avec d'autres personnels du projet. Ici, nous nous proposons aux patients. »

Bénédicte Mathieu

## L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **DEUXIÈME SÉLECTION DU MÉDICIS.** Le jury du prix Médicis a communiqué mercredi 12 octobre sa deuxième sélection en vue du prix qui sera décerné le 7 novembre. Restent en lice pour les romans français : *Falaises*, d'Olivier Adam (éd. de L'Olivier) ; *Les Pays immobiles*, de Bayon (Grasset) ; *Un instant d'abandon*, de Philippe Besson (Julliard) ; *Le Petit Bonzi*, de Sorj Chalandon (Grasset) ; *Waltenberg*, de Hédi Kaddour (Gallimard) ; *Asiles de fous*, de Régis Jauffret (Gallimard) ; *Champsecret*, de Gilles Leroy (Mercure de France) ; *Histoire de la grande maison*, de Charif Majdalani (Seuil) ; *Le Rire de l'ogre*, de Pierre Péju (Gallimard) ; *La Méthode Mila*, de Lydie Salvayre (Seuil) ; *Fuir*, de Jean-Philippe Toussaint (Minuit) ; **Romans étrangers** : *L'Etoile de l'aube*, de Erémé Aipine (Le Rocher) ; *Sous un autre jour*, de Jens Christian Grondahl (Gallimard) ; *Nous sommes*, de Gila Lustiger (Stock) ; *Tout le fer de la tour Eiffel*, Michele Mari (Seuil) ; *Les Chutes*, de Joyce Carol Oates (éd. Philippe Rey) ; *Un monde vacillant*, de Cynthia Ozick (éd. de L'Olivier) ; *Neige*, de Orhan Pamuk (Gallimard) ; *Portrait de classe*, de Tobias Wolff (Plon) ; **Essais** : *Dans les pas d'Hannah Arendt*, de Laure Adler (Gallimard) ; *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, de Charles Dantzig (Grasset) ; *La Vie sauve*, de Marie Desplechin et Lydie Violet (Seuil) ; *L'Accent, une langue fantôme*, d'Alain Fleischer (Seuil) ; *Féminité de la parole dans l'Inde ancienne*, de Charles Malamoud (Albin Michel) ; *La Mauvaise Vie*, de Frédéric Mitterrand (éd. Robert Laffont).

■ **GRANDE-BRETAGNE : LE BOOKER PRIZE A JOHN BANVILLE.** Le romancier irlandais John Banville a remporté, lundi 11 octobre, à la surprise générale le Booker Prize pour *The Sea*, devant les favoris Julian Barnes, Kazuo Ishiguro et Zadie Smith.

## Une librairie dans la nuit

**VENDREDI 14 OCTOBRE,** la Nuit des libraires constituera l'un des temps forts de Lire en fête. Une nuit blanche ? Pas tout à fait : plutôt des soirées qui vont aller plus ou moins loin dans la nuit dans plus de 200 librairies indépendantes du pays. A la guise de chacun, des rencontres, des lectures, des débats. L'idée consiste à mettre en avant l'implication de la librairie indépendante dans la diffusion du livre et de l'accès à la lecture.

Dans un contexte plutôt déprimé pour les librairies, qui voient depuis plusieurs mois leurs ventes s'effriter, l'opération vient à point nommé, comme les autres rendez-vous destinés à promouvoir le livre. « Cette manifestation est un peu particulière car elle nous oblige à être plus créatifs même si nous organisons des rendez-vous tout au long de l'année », note Gilles de La Porte, président du Syndicat de la librairie française (SLF) et directeur de la librairie La Galerne au Havre. Elle met en évidence à quel point le libraire peut être un acteur culturel de sa ville. » Gilles de La Porte, qui propose chaque année une centaine de rendez-vous,

centrera vendredi « sa » nuit sur l'œuvre de René Fallet.

Marie-Rose Guanieri, de la librairie des Abbesses à Paris, organise un hommage à l'écrivain belge Marcel Moreau à l'église Saint-Eustache avec notamment l'acteur Denis Lavant. « Il faut redynamiser la lecture dans un moment où la diversité éditoriale est mise à mal par la rentrée littéraire », estime M<sup>me</sup> Guanieri. Les best-sellers que nous vendons en cette rentrée ne viennent pas en plus des achats normaux ; au contraire, ils enlèvent sûrement des achats de livres divers et variés. »

A Montreuil-sous-Bois, aux Folies d'encre, Jean-Marie Ozanne présentera un hommage aux voix étouffées. Il proposera en particulier un concert-lecture comprenant des œuvres musicales de compositeurs déportés au camp de Teresin pendant la seconde guerre mondiale. « Si la Nuit des libraires sert à inventer des synergies entre musiciens, auteurs et libraires, cela vaut le coup », explique-t-il. Jean-Marie Ozanne fait partie de la commission des usages commerciaux qui planche actuellement

sur une étude consacrée à l'économie et à l'avenir de la librairie indépendante réalisée conjointement par le SLF, le Syndicat national de l'édition (SNE) et le ministère de la culture et de la communication. L'objectif de ce travail, précise le SNE, est « d'établir une photographie des librairies, petites, moyennes et grandes, en intégrant une triple approche, commerciale, financière et de gestion ». Lundi 10 octobre, un questionnaire, confié à l'institut Ipsos, a été envoyé à 300 libraires. Une enquête fondée sur des entretiens avec une quarantaine de libraires sera faite en parallèle. « Cette étude devrait nous permettre de mieux cerner les problèmes du secteur », indique Jean-Marie Ozanne. Si les libraires continuent à avoir une marge de manœuvre financière très faible, comment pourrions-nous être attractifs et avoir demain des gens qualifiés pour animer les librairies ? Comment faire en sorte de préserver la place de la librairie indépendante dans le contexte actuel ? » Les conclusions de l'étude sont espérées pour le Salon du livre de Paris, en mars.

B. M.

## NOTRE SÉLECTION

### LE FESTIN DU LIVRE

Organisée pour la première fois, cette manifestation célèbre la littérature gourmande. Dans le pays, des marchés couverts vont être rythmés de lectures de textes « gastronomiques ». A Paris, la Bourse de commerce, près des Halles, est transformée en « Ventre de Paris » : arts culinaires, gourmandise, cuisines nouvelles, régionales ou du monde. Le lieu se transformera en grande librairie de littérature gourmande et gastronomique. Ou encore, une exposition de manuscrits et de planches originales à la bibliothèque municipale de Dijon, détentrice du fonds patrimonial gastronomique national. Du 14 au 16 octobre. Renseignements : 01-55-33-15-23.

Voici une sélection parmi les centaines de manifestations de Lire en fête. [www.lire-en-fete.culture.fr](http://www.lire-en-fete.culture.fr)

■ **FÊTE DU LIVRE DE SCIENCE** à la Cité des sciences et de l'industrie de Paris et en régions du 14 au 16 octobre. Cette fête offre un panorama de l'actualité éditoriale du secteur. Parmi les nouveautés cette année, la mise en ligne du premier site Internet entièrement dédié au livre de divulgation scientifique. Rens. : [www.sciencespour tous.org](http://www.sciencespour tous.org).

■ **PALAIS DE LA BD** à Paris, à la Conciergerie (2, bd du Palais, 75001) les 15 et 16 octobre. Cette quatrième édition, parrainée par Sergio Toppi sera consacrée au voyage et à l'aventure. Rens. : 01-53-40-60-84.

■ **LITTÉRATURES PIRATES** au Centre Pompidou, jusqu'au 17 octobre. La manifestation propose une librairie éphémère, des rencontres-débats, des performances, des lectures, des ateliers, pour l'invention d'un monde meilleur grâce à une littérature utopique... Rens. : 01-44-78-44-49.

■ **SALON DE LA REVUE** à l'Espace des Blancs-Manteaux (48, rue des Blancs-Manteaux, 75004), les 16 et 17 octobre. Consacré au monde des revues culturelles françaises et étrangères, toutes disciplines confondues, la quinzième édition de cette manifestation se propose d'être une vitrine de ce domaine éditorial. Rens. : 01-53-34-23-25.

■ **OPÉRATION NATIONALE DES ÉCRIVAINS DE THÉÂTRE**, du 14 au 16 octobre. Lectures de textes de jeunes auteurs, de textes inédits, de coups de cœur d'auteurs de théâtre, pour Lire en fête, le théâtre sera sur les planches mais aussi dans les librairies ou les centres d'animation, à Paris, en Ile-de-France ou dans les régions. Rens. : 01-44-95-58-80.

■ **ESCALE BRÉSIL EN ILE-DE-FRANCE**, le 15 octobre. Invité du prochain Salon du livre et de la presse jeunesse, le pays est à l'honneur à Montreuil pour une journée d'animations. Des rencontres d'auteurs, un « Bal à lire » avec des lectures en musique. Rens. : 01-55-86-86-70.

■ **LA BIBLE EN 70 LANGUES**, au Musée d'art et d'histoire du judaïsme de Paris (71, rue du Temple, 75003), le 16 octobre. La manifestation s'interroge sur la traduction de la Bible et pose des questions telles que : « Qu'est-ce qu'une traduction réussie de la Bible ? » ; « Quel sens donner à l'expression traduction fidèle ? ». Rens. : 01-53-01-86-48.

■ **SCIENTILIVRE** en Midi-Pyrénées, les 15 et 16 octobre. La cinquième édition de cette opération a pour objectifs de développer la lecture chez les plus jeunes. Rens. : 05-61-39-93-39.

■ **PLACE AUX SCIENCES** à Grenoble, jusqu'au 15 octobre. La librairie Arthaud propose des animations scientifiques pour les enfants et les scolaires (04-76-42-49-81), tandis que la librairie Decitre célèbre le livre de science (04-76-03-36-36).

■ **SALON DU LIVRE DE JEUNESSE** à Pontarlier, du 10 au 16 octobre. Le théâtre municipal accueille le Salon du livre de jeunesse, organisé par l'association Des livres et vous. Avec des stands de libraires et de bibliothèques, la découverte d'ouvrages et de revues pour la jeunesse, des lectures théâtralisées et des séances de contes, des expositions, des rencontres-dédicaces d'auteurs et d'illustrateurs. Rens. : 03-81-38-82-11.

■ **SALON RÉGIONAL DU LIVRE POUR LA JEUNESSE** à Troyes du 13 au 16 octobre. Le continent américain est à l'honneur pour cette 19<sup>e</sup> édition éssaimée dans une trentaine de lieux, à Troyes et dans son agglomération. Rens. : 03-25-73-14-43.

■ **LIRE EN FÊTE DES LIBRAIRES** à Marseille, du 13 au 16 octobre. Outre les animations de l'association Libraires à Marseille au parc Chanot (rond-point du Prado, 13008), la cité phocéenne propose également les 8<sup>e</sup> Rencontres internationales de l'édition de création, le 9<sup>e</sup> Salon de l'édition maghrébine d'expression française, Le 6<sup>e</sup> Salon du livre de conte, Le 9<sup>e</sup> Salon des lecteurs en herbe... Rens. : 04-96-12-43-42.

■ **LES RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE**, à Blois, du 13 au 16 octobre. Avec environ 150 éditeurs et plus de 200 auteurs, ce salon propose des cafés littéraires autour d'une trentaine de personnalités ; des débats, remises de prix littéraires, conférences, rencontres, projections de films. Rens. : 02-54-56-09-50.

■ **FEMMES EN LITTÉRATURES** à la Cité internationale universitaire, à Paris, du 14 au 16 octobre. En un lieu où de nombreux écrivains ont vécu et où s'expérimentent des projets culturels audacieux, la manifestation trace des promenades à travers l'écriture féminine, d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre, et propose rencontres, tables rondes, projections de films, lectures, mises en musique et mises en espace, dédicaces... Rens. : 01-44-16-64-00.

■ **LITTÉRATURES MÉTISSES** en Poitou-Charentes, du 14 au 22 octobre. L'opération consiste en une série de manifestations itinérantes dans une vingtaine de lieux de la région autour de « Portugal, Brésil, Afrique lusophone : une langue plurielle ». Rens. : 05-49-88-33-60.

# Le souffle et la rêverie

Yûko Tsushima, Yôko Ogawa et Yôko Tawada : trois romancières japonaises, entre fantasmes, mathématiques et confidences

## LA FORMULE PRÉFÉRÉE

### DU PROFESSEUR

De Yôko Ogawa.  
Traduit du japonais  
par Rose-Marie Makino-Fayolle,  
Actes Sud, 258 p., 20 €.

## TRAIN DE NUIT AVEC SUSPECT

De Yôko Tawada.  
Traduit du japonais par Ryôko  
Sekiguchi et Bernard Banoun,  
Verdier, « Der Doppelgänger »,  
144 p., 13 €.

## L'ŒIL NU

De Yôko Tawada.  
Traduit de l'allemand  
par Bernard Banoun,  
Verdier, « Der Doppelgänger »,  
208 p., 13 €.

Invitée en novembre 2002, au Lieu unique (Nantes), la romancière Yûko Tsushima, dialoguant avec Nancy Huston et Geneviève Brisac (1), rappelait que la question même de la « littérature féminine » lui paraissait assez déplacée : « Il est communément admis au Japon comme une tradition que les femmes écrivent des romans ou composent des poèmes. Par conséquent, il est vrai que l'on a assez peu l'occasion au Japon de débattre sérieusement de l'expression littéraire féminine. Les femmes ayant originellement permis la littérature japonaise, le problème est donc plutôt de savoir à quoi l'on pourrait réfléchir aujourd'hui... »

Ce débat sur la sensibilité féminine et l'auto-fiction est sans cesse relancé dans un pays à l'histoire littéraire singulière : le roman qui y a débuté très tôt, a été, en effet, l'apanage des femmes et a privilégié, sous une forme poétique, la narration à la première personne.

Avec Yôko Ogawa, qui appartient à la génération suivante des romancières japonaises, on est en présence d'un cas ambigu. Ses premiers livres, très brefs, très autobiographiques, nous avaient habitués à une tonalité intime, minimaliste, brutale, mais toujours émouvante. Peu à peu, son souffle s'est amplifié. Elle n'a pas toujours convaincu avec les romans à proprement parler. Or, voilà qu'elle signe une fiction extraordinairement originale, en tentant la confrontation du langage littéraire et de la rêverie mathématique. Avec une surprenante rigueur, elle met en scène un professeur qu'un accident de voiture a laissé handicapé : une hémorragie cérébrale a provoqué des lésions qui le privent de

mémoire, avec les mêmes effets que la maladie d'Alzheimer, sinon que ses facultés intellectuelles sont intactes. Il a besoin d'une aide ménagère. Il la trouve dans la narratrice qui, fascinée par sa personnalité et ses calculs, par son obsession des chiffres qu'elle transforme rapidement en poèmes, entre dans son univers mental, avec son petit garçon de 10 ans surnommé « Root » (racine) parce que son crâne plat rappelle le sommet du symbole algébrique.

Il est rare qu'un écrivain se soumette avec autant de docilité à une langue scientifique. Jean-Toussaint Desanti souriait des philosophes qu'une formule mathématique faisait fuir. Un lecteur que le théorème de Fermat et la formule d'Euler décourageant abordera avec méfiance ce roman pourtant troublant. Il y a, comme dans tous les livres d'Ogawa, une construction volontariste parfois peut-être trop soulignée. Il y a un souci affiché d'intelligence qui pèse par instants. Mais on ne peut qu'être admiratif devant cette étrange histoire qui donne lieu à des envolées merveilleuses. L'invention du zéro est, ainsi, racontée sous deux formes, l'une rendant compte d'une exigence strictement scientifique, l'autre d'une aspiration poétique. « Un petit oiseau est posé sur la cime claire. Il a un joli petit bec, un plumage avec de jolis dessins. A l'instant où, sous le charme, vous soupirez soudain, il s'envole et disparaît. Il n'a rien laissé au som-

met de l'arbre, même pas son ombre. Seules les feuilles mortes se balancent. Le professeur désignait le jardin obscur comme si l'oiseau venait vraiment de s'envoler. Sous la pluie, l'obscurité était encore plus profonde. 1 - 1 = 0. Vous ne trouvez pas que c'est beau ? »

## FANTASMES ET CONFIDENCES

Yôko Tawada, elle, vit à Hambourg et écrit indifféremment en japonais et en allemand. Son œuvre, certes ambitieuse, est plus artificielle. Dans *Train de nuit avec suspects*, elle s'adresse (à la deuxième personne de politesse) à une danseuse qui voyage la nuit. Prétente un peu lourd pour raconter une errance à travers le monde (Amsterdam, Paris, Vienne, Bombay, etc.) dans des trains qui pour une raison ou une autre ne filent pas tout droit sur les rails. Ce texte fragmentaire, alambiqué, se veut poétisant, mais il est trop souvent entaché d'un intellectualisme naïf. *L'Œil nu* a pour narratrice une Vietnamiennne exilée en Europe (en Allemagne puis à Paris) et mêle des fantasmes cinématographiques à des confidences sentimentales, en suivant l'évolution de la carrière de Catherine Deneuve... Les films de la star française (de *Répulsion* à *Drôle d'endroit pour une rencontre*, en passant par *Tristana*) permettent une identification d'autant plus flottante que les intrigues de ces films sont racontées dans une certaine confusion.



Le lac Shinji, au Japon

Aussi est-on tenté de revenir à Yûko Tsushima, dont le recueil de Nantes propose une très belle nouvelle, *Les Larmes de l'oiseau*. A partir d'une légende aînoise sur un oiseau sans tête, la romancière évoque la mort du père, dans une berceuse onirique où s'entrelacent une méditation sur les liens familiaux, une réflexion sur la langue et

une narration intérieure d'une finesse discrète : la marque des plus grands.

René de Ceccatty

(1) Dans le volume, *Pour un autre roman japonais* (Editions Cécile Defaut, 186 p., 14 €), qui adjoint aux débats et conférences des nouvelles inédites de Yoshikichi Furui, Natsuki

Ikezawa, Toshiyuki Horii et donc de Yûko Tsushima. L'œuvre de cette dernière est traduite aux Editions Des femmes, chez Albin Michel et chez Philippe Picquier.

★ Signalons la parution en poche d'*Une parfaite chambre de malade*, de Yoko Ogawa (Actes Sud, « Babel » n° 704).

# Steven Carroll et la Grande Roue de la vie

## DE L'ART DE CONDUIRE

### SA MACHINE

(The Art of the Engine Driver)

de Steven Carroll.

Traduit de l'anglais (Australie)

par Philippe Gerval,

Phébus, 234 p., 19.

Est-ce ce ciel « éclatant, sans nuage, couleur de pêche mûre à point » qui capte immédiatement l'attention ? Ou bien cette sensation d'une brise tiède que l'on sent presque parcourir la nuque ? Ou encore l'image de cette famille immobile observant la course d'une comète ? Ou enfin l'atmosphère calme, paisible, comme suspendue à la douceur d'un soir d'été qui enveloppe le lecteur ? Toujours est-il que

dès les premières lignes du très beau roman de Steven Carroll, un charme indéfinissable opère.

Lié sans doute au plaisir de la découverte de cet écrivain australien, originaire de Melbourne (né en 1949), tour à tour professeur d'anglais, musicien, metteur en scène et critique de théâtre, qui depuis 1992 a signé cinq romans dont *De l'Art de conduire sa machine*, son quatrième roman et le premier traduit en France de fort belle manière. Un charme lié surtout au style de Steven Carroll, qui avec une grande fluidité et une parfaite économie de moyens sait tout aussi bien dépeindre les rudiments de conduite d'une locomotive à vapeur (parmi les plus belles pages du livre) que pénétrer, avec la

minutie d'un entomologiste, dans les tréfonds de l'âme et des passions humaines. A commencer par Rita, Vic et Michael, leur fils.

Sur l'ancienne route des meuniers, dans un faubourg de Melbourne qui oscille encore en ces années 1950 entre ville et campagne, tous trois se rendent à la fête donnée par l'Anglais pour les fiançailles de sa fille, Patty Bedser. Semblant accorder leurs pas aux derniers feux du jour, chacun avance, lentement, muré dans ce « silence triste et familial qui retombe après que l'on s'est tout dit ». A peine distraits par « les voix, stridentes, basses ou murmurées » des autres voisins qui s'apprêtent à se rendre à la soirée.

Pas à pas affleurent les interroga-

tions, les doutes, les défaites, face à l'alcool notamment, mais aussi les rêves. Celui d'une autre vie, ailleurs, pour Rita, trentenaire fatiguée de tout ; de ce quartier où on la toise ; de son mariage raté avec Vic, conducteur de train, dont l'unique ambition est d'accrocher un jour son nom au tableau d'honneur de la Grande Roue, où figure l'élite du métier. Comme Paddy Ryan, son mentor, qui lui a tout appris, boisson comprise. Entre les époux, que tout semble séparer à présent, reste Michael. Petit garçon aussi rêveur que lucide sur ses parents, il a trouvé dans le cricket, plus qu'une passion, un refuge face aux disputes, aux crises d'éthylisme ou d'épilepsie de son père.

A la tombée de la nuit, alors que le *Spirit of Progress* conduit par Ryan file tout droit vers la mort, d'autres petits drames couvent chez les Bedser. Aidés par l'alcool, les esprits s'échauffent, les corps se frôlent, se pressent, les regards se cherchent, les langues se délient, démasquant peu à peu petites et grandes lâchetés, faux-semblants, mensonges, rancœurs, et toutes les détresses trop longtemps enfouies.

La fête finie, les promesses que portaient cette soirée d'été se sont envolées. Laissant seulement « l'empreinte des choses qui s'achèvent ». Et, dans l'esprit, celle d'un écrivain subtil, juste et profondément touchant.

Christine Rousseau

# Comment la littérature dit l'avenir

## PARTI PRIS

COMME TOUS LES GENS vraiment sérieux, Pierre Bayard s'amuse beaucoup. Depuis qu'il a inauguré, en 1993, avec un essai sur Laclos (1), la collection des éditions de Minuit justement nommée « Paradoxe », ce virtuose du paradoxe, par ailleurs universitaire, spécialiste des relations entre littérature et psychanalyse, y a publié six autres livres. Voici le septième, *Demain est écrit*, une enquête menée, comme toujours chez Bayard, avec allégresse et humour, sur les rapports de la littérature avec l'avenir – de ceux qui l'écrivent, mais peut-être aussi de ceux qui la lisent et la commentent.

Trois parties, « Destinées », « Hypothèses », « Conséquences » ; des démonstrations, des exemples, l'examen des hypothèses – « irrationnelle », « rationnelle », « freudienne », « littéraire » : voilà qui pourrait faire un essai réussi, mais conventionnel. Ce n'est pas dans la manière de Bayard, aussi a-t-il choisi un guide, dont le destin structure et oriente son récit et son raisonnement, Oscar Wilde. « A quoi rêve-t-on devant la tombe d'Oscar Wilde ? », au Père-Lachaise ? A la grandeur, à la déchéance, au *Portrait de Dorian Gray* et à la rencontre qui l'a suivi – et non précédé... ? Alors on part sur les traces de Wilde, dans son œuvre, dans la biographie de Richard Ellmann. Et, dans *Le Déclin du mensonge*, publié en 1889, un an avant *Le Portrait de Dorian Gray*, on peut s'arrêter sur cette phrase : « La littérature devance toujours la vie, elle ne la copie pas, mais la conforme à ses fins. »



Pierre Bayard ne prétend pas être le premier « à étudier l'influence de l'avenir sur le présent » et il rend hommage à ceux qui l'ont devancé et qu'il souhaite prolonger, et parfois contester. En outre, tout travail biographique sur un écrivain devrait vite persuader son auteur que ce n'est pas la vie qui détermine l'œuvre, mais absolument le contraire. Pourtant beaucoup de biographes sont plus soucieux de traquer les anecdotes de la vie sociale – qui est nécessairement, pour un écrivain, comédie – que d'explorer l'œuvre. C'est certainement logique, car, selon Bayard, « si l'on suppose en effet que ce que nous écrivons est, à un titre ou un autre, porteur de ce que nous allons devenir, pour le pire comme pour le meilleur, on peut comprendre les réticences des critiques à trop s'engager sur des voies dangereuses, où eux-mêmes prendraient le risque de voir se dessiner, entre les lignes prétendument consacrées aux autres, les formes inquiétantes de leur destin ».

On sait déjà que Bayard, lui, n'a pas peur (est-ce la prédestination de son nom, celui du chevalier « sans peur et sans reproche » ?), notamment si l'on a lu le passionnant *Qui a tué Roger Ackroyd* ? (2), enquête sur le roman d'Agatha Christie, mais surtout sur le délire d'interprétation, qui mettait nécessairement en danger son auteur. On n'a donc rien à craindre – ou tout à craindre – en s'embarquant avec lui pour s'interroger sur la capacité de prédiction de la littérature, un « type de question

interdite », qui « n'implique pas nécessairement de perdre la raison et de croire en l'existence de phénomènes paranormaux ».

Y a-t-il un lien entre la Julie de *La Nouvelle Héloïse*, de Rousseau, et la rencontre de celui-ci avec Sophie d'Houdetot ? Certainement. Mais « Julie, en effet, précède Sophie, et, pour ainsi dire, l'appelle ». Car Rousseau a écrit une grande partie de *La Nouvelle Héloïse* avant sa rencontre avec Sophie. Quant au très oublié Emile Verhaeren, sa poésie est hantée par le fer, l'acier, la modernité industrielle. Il meurt accidentellement, en tombant sous un train. On ne va pas gâcher le plaisir de suivre Pierre Bayard du côté de Kafka, de Jack London et des autres en disant, de manière lapidaire, que la mort de Virginia Woolf est dans *Mrs. Dalloway* ou que « l'auteur de Moby Dick a été englouti par une baleine blanche » – ce qui est le cas, bien sûr.

Mais s'il reste quelques personnes réticentes envers ce jeu dangereux entre littérature et avenir, elles sont certainement lectrices de Proust, dont « l'œuvre ne cesse au contraire de dire l'influence du passé ». C'est pourtant Proust qui constitue la majeure partie du chapitre « L'hypothèse littéraire » de *Demain est écrit*. Peut-on faire l'économie de ce paradoxe-là ? Sûrement pas.

Josyane Savigneau

DEMAIN EST ÉCRIT, de Pierre Bayard.  
Ed. de Minuit, 160 p., 15 €.

(1) *Le Paradoxe du menteur*.

(2) En poche, coll. « Reprise », éd. de Minuit.

## Obsession de la laideur

Richard Millet met en scène un narrateur convaincu de sa disgrâce physique

**LE GOÛT DES FEMMES LAIDES**  
de Richard Millet.  
Gallimard, 198 p., 15,90 €.

Richard Millet n'est pas un séducteur. La littérature a, dans son esprit, une mission plus haute et nécessaire que celle de chercher à plaire. Ses grands romans, depuis *La Gloire des Pythre* (POL, 1995, et « Folio » n° 3018), sont âpres, comme façonnés dans la terre du Haut-Limousin, où ils se situent, et par l'âme ténébreuse de ses habitants, « soumis à la fatalité du sang, du nom et du climat ». C'est de là, entre Siom, Ussel et Meymac – selon cette géographie qu'il a créée – que commence également cet étrange et sombre roman, *Le Goût des femmes laides*.

Pas plus que l'écrivain, le narrateur n'a l'ambition, ou le pouvoir, de séduire. Une fatalité, un signe du destin l'a mis, dès son enfance, à l'écart. Ce signe, qu'il porte sur le visage – et non sur le corps –, c'est ce qu'il nomme, d'un mot définitif, « la laideur ». Même si le roman

## EXTRAIT

« Laideur et beauté sont inextricablement liées ; et s'il ne nous appartient peut-être pas de décider ce qu'il en est de nous-mêmes, il n'en reste pas moins qu'il faut choisir son camp et que, m'étant découvert ce que je suis, je choisisais celui de la beauté : non pas celle qui est le contraire de la laideur, mais cette insaisissable, cette fugitive beauté qui peut surgir de la laideur elle-même et relève du miracle, voire de l'impossible. » (Page 32)

regorge de définitions et de considérations sur ce thème, nous n'en saurons pas davantage et nous ne parviendrons pas à nous représenter « l'espèce de sabot fendu » qu'est, au dire de l'intéressé, son visage. Même pas lorsque, à la moitié du roman, le narrateur se décrit lui-même : rien, dans cette description, qui évoque quelque difformité ou monstruosité. Mais il n'empêche : « Je n'étais pas seulement laid : j'étais trop laid. » Le roman tourne autour du mystère de ce « trop », de cette obsession, et de la « scrupulation de soi comme exorcisme et connaissance profonde ». L'auteur ajoute, car le doute existe : « loin de tout narcissisme, de toute fatuité ».

« Je n'existais que par une laideur qui était l'oriflamme de ma condition de fils de divorcés, par conséquent infrequentable, la province continuant à jouer l'apparence contre l'essence, disait ma sœur, qui en souffrait elle aussi, et ne rêvait que de quitter Ussel pour une grande ville. » L'enfance du « laidassou » (ainsi qu'on le nommait à Siom) et l'adolescence sont les âges où la certitude s'impose et où le futur se dessine. Quelques petites amies viennent plutôt confirmer que distraire le candidat à l'infortune. Adulte,

journaliste de profession, le narrateur vient s'installer à Paris avec sa sœur, de dix ans son aînée, agrégée de lettres classiques, qui a choisi d'aimer la littérature plutôt que l'amour. Là, il mettra pour ainsi dire sa laideur à l'épreuve des femmes, exprimant cela avec les mots classiques d'un sombre romantisme : « Faire l'amour, écrire une œuvre, ou se tuer, oui, quelque chose de cet ordre dont je devinais que Paris était le lieu. »

## « CASANOVA DU REBUT »

Le livre prend alors son extension. La laideur de celui qui parle va se projeter pour devenir une sorte de grille d'interprétation du monde, celui des femmes électivement, justifiant ainsi le titre du livre. Ce « domaine des femmes laides » dans lequel prétend pénétrer le narrateur est « incommensurable, et presque aussi difficile à aborder que celui de la beauté ». Avec une sorte d'instinct morose, de désir à la fois exacerbé et, comme par essence, voué à la déception, il expérimente, dans ce Paris de la fin du siècle dernier, la difficulté d'aimer. A aucun moment, il ne sort de lui-même, n'accepte l'invitation à habiter l'espace de sa partenaire. Un jour, une femme en pleurs lui dit : « Et non seulement tu ne veux pas être heureux, mais tu aimes l'échec, le malheur, ta disgrâce, et peut-être la mienneté, oui, ce n'est peut-être que ça que tu aimes en moi, par peur autant que par vice. » « Amant des mauvais instants », « Casanova du rebut », « jouisseur au rabais » (ce sont quelques-uns des mots aimables dont il aime se fouetter), il croise et entreprend des femmes qui ne peuvent que le confirmer dans sa vision négative du monde. Une vision que compense partiellement l'amour des lettres et de la belle langue qu'il partage avec sa sœur.

La cinquantaine venue, il découvre cependant, dans le visage des jeunes filles, la lueur d'une rédemption par « l'innocence » retrouvée. « Pas de vérité du désir sans reconnaissance qu'aimer les femmes, c'est chercher en elles la figure de notre enfance saccagée par la chair, et dans les jeunes filles son image transfigurée : ce qu'on ne possède pas... » Richard Millet ne cherche pas à défendre une « morale sexuelle » : « L'individu, écrit-il justement, se tire comme il peut de ce qui le brûle et le détruit autant qu'il le tient en vie. » Aux dernières pages du roman, laissant enfler sa voix et emporté par son élan le narrateur va plus loin : « C'est de nous-même que nous jouissons, de notre néant, désespérément. » Tous les aveux d'impuissance et les protestations de désespoir n'ont pas valeur de vérité universelle.

Patrick Kéchichian

★ Richard Millet a également publié cette année *Harcèlement littéraire*, série d'entretiens (Gallimard, « Le Monde des livres » du 1<sup>er</sup> juillet 2005), et *Le Dernier Ecrivain*, une brève réflexion sur la décadence de la France comme « nation littéraire » (Fata Morgana, xx p., 9 €).

**ET MON FILS AVEC MOI N'APPRENDRA QU'À PLEURER**  
de Frédéric Roux.  
Grasset, 302 p., 18,50 €.

On commence en chantant, on termine en grinçant. L'incompris reprend un couplet de Charles Trenet : « Je n'ai pas aimé mon père/Je n'ai pas aimé mon sort/Je n'ai pas aimé ma mère/Je n'ai pas aimé la mort. » L'insurgé s'abreuve chez René Crevel : « On les connaît vos écoles, vos églises, vos casernes, vos prisons... » Cette profusion d'exergues sous le parrainage desquels se place Frédéric Roux trahit sa dévotion à ce qui le sauva. Evasion par la lecture, résistance par l'écriture. « Les mots, c'est eux qui me feront, un jour ou l'autre, gagner. » Il aurait pu aussi citer Jules Vallès, auquel son cri de rage fait tant penser, insister sur ce qu'il doit à Céline, lui qui avoue avoir été « séché sur place en lisant Voyage au bout de la nuit ». Trahison : entendez confession. Ou dotez le mot de l'ironie qui convient. « La littérature et la trahison vont main dans la main », écrit-il. Si le traître est celui qui raconte sa vie, « un mouchard, une donnesse, une balance », on comprend, à le lire, la jouissance de Frédéric Roux à s'avouer « impur », trois fois plutôt qu'une, « en pensées, en paroles, et en actions ».

## OCÉAN D'INCOMPRÉHENSION

« L'écrivain qui mérite quelque considération dit toujours ce qu'il ne faut pas dire » : Frédéric Roux en fit l'expérience lorsque, suite à la publication de l'un de ses livres, il fut mis à la porte par sa mère. Un détail, dans l'océan d'incompréhensions qui le sépara de cette femme qui n'était pas son genre. Ceux qui fouillent les « misérables petits tas de secrets » familiaux sont assimilés à des rats : remarque judicieuse concernant des stratégies éditoriales attisées par l'appât du gain, mais dont Roux se contrefiche. D'abord (dit-il) parce que « pour qu'il y ait stercoraire [animal bouffeur d'excréments : l'homme a grandi en étant le Larousse], il faut qu'il

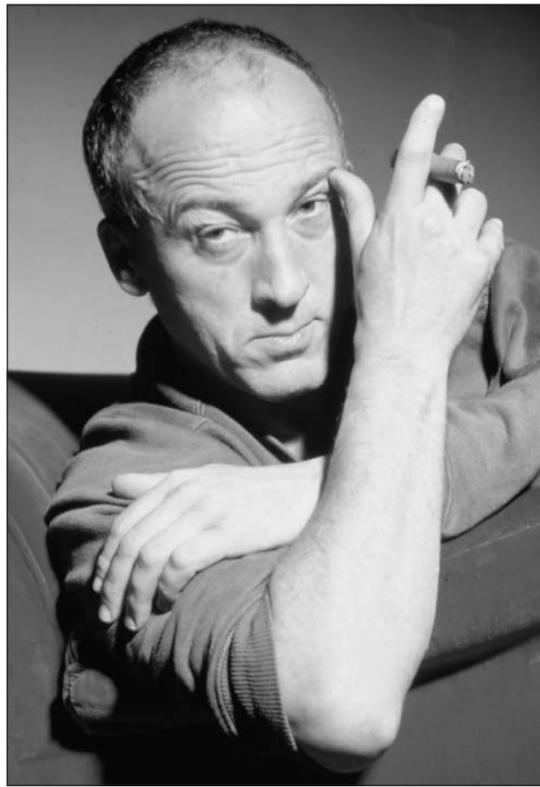
**LA LIGNE DE FLOTTAISON**  
de Jean Hatzfeld.  
Seuil, « Fiction & Cie »,  
282 p., 19 €.

On doit à Jean Hatzfeld un certain nombre de livres essentiels sur la guerre dans l'ex-Yougoslavie (*L'Air de la guerre*, éd. de L'Olivier, 1994) et le génocide rwandais (*Dans le nu de la vie, récit des marais rwandais*, Seuil, 2000, Une saison de machettes, Seuil, 2003). Dans *La Ligne de flottaison*, son nouveau roman, il raconte l'histoire de Frédéric, reporter de guerre à Libération, de retour de Grozny, la capitale meurtrie de la Tchétchénie.

M<sup>me</sup> Van Reeth, sa logeuse veuve d'un mari dont on n'est pas sûr qu'il soit mort, autant d'histoires qui étouffent parfois le principal, et le plus réussi, « le cauchemar du mammouth », c'est-à-dire la confrontation entre l'enseignant et des élèves dont la langue se limite à quelques borborygmes, son rapport avec ses collègues et les aberrations kafkaïennes de l'éducation nationale. Logres, dit Pierre Jourde, est « un espace piégé, malaisé ». C'est aussi un lieu où installer son nihilisme. P.-R. L. Ed. L'Esprit des péninsules, 512 p., 23 €.

■ **DILEMME**, de Pierre Lepidi « Partout sur terre, quand l'homme subit l'arrachement, sa mémoire finit par le rattraper et le faire souffrir. » Saudade portugaise ou brésilienne, cursité pour celui qui a quitté l'île de beauté. Pourtant, quand le nar-

rateur de *Dilemme* quitte la Corse pour un stage non rémunéré dans le journal de ses rêves – la bible selon son père ! – *Grands reporters*, il ne mesure pas à quel point il ne pourra pas perdre de vue ses racines sans se dissoudre lui-même. Bref roman d'apprentissage où le goût de l'investigation, cultivé par nécessité, puis par passion pour qui veut décrocher le CDI qui assurera son avenir dans le monde de la presse, donne un tour policier à l'évocation des corruptions ordinaires dans le Midi méditerranéen. *Dilemme* est d'abord le portrait attachant et juste d'une blessure intime, celle qui ne peut épargner celui qui privilégie la « réussite » affichée à la conscience de son appartenance. Sans sombrer dans le chromo, Pierre Lepidi donne à sentir un doute existentiel dont l'insularité n'est qu'un visage simple. Regarder d'où l'on vient pour savoir où l'on



Frédéric Roux

ait fumier ». Ensuite (ce qu'il ne dit pas) parce que ce qui distingue l'écrivain du rat s'appelle « littérature », dont Roux est virulent serviteur.

On avait, il y a quelques années, goûté ce *Mal de père* où, déjà, Frédéric Roux s'était défoulé contre celui qui l'« avait fait chier pendant vingt ans ». A lire *Et mon fils...*, ô combien plus accompli, on se rend compte qu'il s'était fait la main : ce qu'il frappe, avec la pugnacité des boxeurs qui savent que leur combat est un art et un sport, ce qu'il cogne en révélant son âme cabossée, c'est le père si « minable dans le rôle du cadavre », la ville qui l'a rejeté, l'école qui l'a brimé, la mère qui aime

« en vain celui qu'elle aurait voulu que je sois ». Dans ce livre à six chapitres comme un revolver à six coups, Roux fait feu deux fois sur le « terrible enjôré » et la « redoutable casse-couilles », mais les coups portés au tyran qui ne pense qu'à roder les soupapes de sa baignole ne sont rien en comparaison de ceux qu'il assène à la téléspectatrice de *Dallas*. « Celle qu'il faut assassiner, c'est la mère », a dit Philip Roth. Au cimetière, Roux nettoie la dalle du premier, pas celle de la seconde.

Mais... règlement de comptes contre deux monstres d'égoïsme, « fervents prosélytes de leur malheur » ? Contre le culte de l'abrutissement, les torgnoles et les coups

## Le repos du reporter

Cette fois, c'est la dernière, Frédéric est bien décidé à ne plus repartir couvrir une guerre. Au journal, ce sera le desk, l'édition des articles des autres ; ce sera Paris, les soirées au Sélect avec cette curieuse confrérie des reporters de guerre ; et puis, surtout, ce sera, enfin, la vie avec Emese, sa compagne hongroise. Peut-on retrouver une vie normale quand on a connu la guerre ? se demande Jean Hatzfeld. Frédéric est à Paris, mais son esprit est ailleurs, avec toutes ces personnes qu'il a rencontrées dans les zones de conflit.

Pas vraiment un roman, *La Ligne de flottaison* est davantage une réflexion sur le reportage de guerre.

« Le talent du reporter, fait dire Hatzfeld à Frédéric, ce n'est pas une affaire d'écriture mais d'attitude, c'est l'art de s'éloigner et de se mettre de côté, entre ici d'où il vient et là où il va, de former une espèce de triangle, de se mettre un peu à l'écart de ses lecteurs et de la guerre. Pas à mi-chemin, mais seul de côté, et à partir de là, s'il est convaincu qu'ici et là devront vivre ensemble, une représentation, une mise en scène, l'écriture vont aller observer les gens se débattre, mais parce qu'il aimerait faire que les uns et les autres puissent se regarder et débattre, ou débattre entre eux ».

## « COPIÉ/COLLÉ »

« Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n'y eût pas un mot de mon cru » : la citation de Flaubert figurant en quatrième de couverture valant programme, Frédéric Roux a enfin réussi à faire éditer son *Copié/Collé Magazine*. Écrit en 1978, *Copié/Collé* est son premier livre, « hyperbolique », précise-t-il. Coïncidence : François Weyergans, avec lequel il partage le goût du copié/collé, publie lui aussi en cette rentrée, simultanément, son premier et son douzième roman. A noter, à la fin du livre de Roux, la reproduction en fac-similé de l'intégralité des lettres de refus qui lui avaient été adressées par les éditeurs auxquels il avait soumis son manuscrit. Instructif.

★ *Copié/Collé Magazine*, de Frédéric Roux, éd. Mazzone (Musée d'art moderne et contemporain, 10, rue des Vieux-Grenadiers, CH-1205 Genève).

de règle, l'électorat poujadiste, les bâtisseurs de villes nouvelles, « la France du tabac-journaux, du cachou et de la chopine consignée, du loulou de Poméranie, du mouchoir qui sert douze fois », la fatalité qui ne fit naître avec un rhéus sanguin négatif ? Livre « contre », assurément. Et parfois un peu « pour » (les délices de Debord et de Vanceigem, Véronique la femme qu'il aime depuis vingt ans, « prix d'excellence à perpétuité »). Livre de cicatrices, surtout.

Une plainte demeure. Une plaie reste ouverte. Le livre fait resurgir la vase. La douleur ne s'étouffe pas. « J'emmerde la mort » était le fin mot de *Mal de père*. Frédéric Roux écrit pour la conjurer. Inscrivez des mots. Récitez des noms, grâce auxquels « les morts ne sont pas tout à fait morts ».

Jean-Luc Douin

## .ZOOM



■ **FESTINS SECRETS**, de Pierre Jourde

Il est des premières pages de roman qui entraînent, et il y a les autres. Celles de ces festins sont des autres. Elles nous installent trop dans le train qui roule vers Logres, mais une fois arrivé dans ce village à la suite de Saurat, « jeune professeur progressiste », l'intérêt arrive. Certes, ce Saurat, qui s'adresse à lui-même par le biais du Tu, est parfois bien bavard, dispersé à vouloir tout dire, mais on suit sans ennui l'amour qu'il eut pour Marielle, « objet qu'il était flatteur d'arborer », les lubies de notables désaxés, et le mystère qui entoure

voire du désir de devenir l'autre. Louise et Paul vivent ensemble depuis sept ans et pensent qu'ils s'aiment, qu'ils sont « de la même étoffe ». Lui est plasticien, elle vagueusement styliste, aimant les tissus, les fourrures, les accessoires. Un soir, Paul lui offre un corset. Mystérieusement, le lendemain, Louise se réveille dans le corps de Paul, et inversement. Chacun a l'apparence de l'autre, mais garde sa personnalité. D'où une série de quiproquos – en particulier une visite hilarante aux parents de Paul, qui s'étonnent de la familiarité avec laquelle leur parle leur belle-fille, en réalité leur fils. Plus sérieusement, sans que cela soit jamais pesant, Julie Peyr conduit son lecteur à s'interroger sur l'identité – physique, psychologique, sexuelle. Que découvre une femme dans un corps d'homme, et inversement ?

■ **LE CORSET**, de Julie Peyr  
Voici un premier roman qui vaut le détour. L'expression n'est pas seulement cliché, car, par un détour, à travers une parabole sur la métamorphose, Julie Peyr explore, avec subtilité et humour, les arcanes de l'amour, de la jalousie, de l'envie,

Jo. S. Denoël, 250 p., 17 €.

## LIVRES DE POCHE

## Carnets de glaciation

L'étonnante chronique de la vie brisée de Jan Zabrana (1931-1984), écrivain tchèque victime de la répression de l'après-« printemps de Prague »

**TOUTE UNE VIE de Jan Zabrana.** Edition établie, annotée et présentée par Patrick Ourednik, traduit du tchèque par Marianne Canavaggio et Patrick Ourednik, éd. Allia, 158 p., 6,10 €.

Journal de captivité intérieure d'un écrivain tchèque persécuté, *Toute une vie* fait partie de ces chefs-d'œuvre méconnus qui continuent de nous parvenir de la nuit totalitaire. Ou plutôt « *post-totalitaire* », ainsi que Vaclav Havel qualifia les deux décennies qui suivirent l'écrasement du « printemps de Prague » en 1968. C'est en effet sur la période dite de la « *normalisation* » que portent les extraits qui composent l'édition française de *Toute une vie*.

« *J'ai enfin acquis la certitude qu'il est possible de courir tous les risques de la liberté – mais que celui de son absence n'est pas supportable.* » Ainsi s'ouvre cette étonnante chronique d'une existence brisée par le communisme. Car Zabrana ne consentira pas au moindre compromis, ni avant ni après l'échec du « socialisme à visage humain », alors que le Parti se portera à l'avant-garde de la médiocrité, de l'obéissance et de la peur.

#### « VIOLENCE CIVILISÉE »

A cet égard, ces carnets recèlent aussi une très subtile description de la répression qui, dans les années 1970, réduira au silence tout ce que la culture tchèque comportait d'esprits indépendants. Jamais en effet, dans l'ex-Bloc de l'Est, la méthode de la persécution matérielle n'avait été appliquée sur une aussi vaste échelle. Or cette « *violence civilisée* », selon la formule de l'essayiste Milan Simecka, demeure un chapitre encore trop oublié de l'histoire européenne récente. Comment donc s'y prenait-on pour broyer les âmes sans plus les expédier au goulag ? C'est très simple, explique Zabrana : « *Aujourd'hui, ils se débarrassent des gens administrativement, en silence – en les précipitant dans les soucis matériels chroniques, en les renvoyant de leur travail chaque fois qu'ils en trouvent un. Ça use un homme en quelques années, ça l'écrase, ça l'abat définitivement. Et pourtant, rien ne lui est arrivé. S'il les accusait un jour de l'avoir congédié*

*illicitement, ce serait ridicule* » – et cela le restera après 1989.

De fait, cette technique va se révéler d'une redoutable efficacité. Il y aura ceux – la majorité – que le pouvoir parviendra à acheter au prix d'une loyauté formelle, moyennant l'illusion de conserver une certaine décence dans leur vie privée, et éventuellement la perspective de la terminer « *aux frais de l'Etat, dans le confort approximatif d'un hospice de vieillards* ». Et puis ceux qui, à l'instar de Zabrana, se verront condamnés à écrire pour leurs tiroirs. C'est ainsi que la cité de Kafka devint la première au monde où les laveurs de carreaux étaient philosophes, les historiens chauffagistes et les philologues conducteurs de bulldozers.

là, bien déterminé à refuser un programme qui transforme les humains en « *bêtes non pensantes ou en champion de la duplicité abjecte et pourrie* ». D'où quelques pages d'une irrésistible férocité. La culture tchèque d'après-guerre ? Des « *générations de cons versifiant* » qui « *s'adonnaient à la divinisation de l'avenir* ». Ses « *confrères* » ? Des littérateurs qui « *font bien gaffe à ne pas ouvrir tout à fait les yeux* » car sinon ils ne publieraient plus rien. Tel écrivain soviétique en vogue ? « *Vozniessenski, Evtouchenko : deux fesses du même cul.* »

Tout cela se serait passé « *quelque part là-dedans* » (Kundera) et ne nous concernerait plus ? Pour notre inconfort, Zabrana avait malheureusement compris que le com-

## BIOGRAPHIE

Jan Zabrana est né en 1931 dans une petite ville de Moravie (Tchécoslovaquie). Après l'arrivée au pouvoir des communistes en 1948, sa mère, députée sociale-démocrate, est condamnée à dix-huit ans de prison pour « haute trahison ». Lui-même se voit interdire l'accès à la faculté de lettres classiques pour « *inaptitude politique à l'étude* ». Orienté vers une autre filière, il est définitivement exclu de l'université en 1952, tandis que son père est à son tour condamné à dix ans de réclusion. Jan Zabrana travaillera dès lors dans une usine de wagons de chemin de fer, avant de devenir traducteur du russe et de l'anglais. Profitant de la libéralisation culturelle des années 1960, il publiera trois romans policiers et autant de recueils de poésie. La version tchèque de son journal, retrouvé après sa mort en 1984, *Toute une vie*, publiée en deux volumes en 1992, compte plus d'un millier de pages.

« On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs » : Jan Zabrana appartient, lui, à cette génération qui va vite comprendre ce que signifie être un œuf cassé. Son intransigeance ne s'en trouvera que renforcée. L'auteur de *Toute une vie* ne voit en effet pas du tout pourquoi il devrait se réconcilier avec ceux qui l'ont étouffé, dépouillé de sa jeunesse et finalement privé de « *toute forme d'existence humaine* ». C'est dire si ce journal, au ton souvent désespéré mais jamais aigri – le fameux humour noir des Tchèques ? – constitue en même temps une immense leçon de courage et d'intégrité. Zabrana a beau dire qu'il ne cesse de « *marquer pour le camp des vaincus* », il a beau se définir comme un homme mort depuis longtemps – « *ma mort est derrière moi... Là-bas, quelque part dans les années 1950* » –, c'est bien un « vivant » debout qui nous revient

munisme tardif réalisait comme la rencontre inédite de la dictature et de la société de consommation. « *L'ego de la vanité, l'ego de la camelote, l'ego de l'abâtardissement général* » : voilà, à ses yeux, l'hydre du XX<sup>e</sup> siècle « *qui a englouti tout ce qui était encore viable* ».

Par cet esprit de résistance, Jan Zabrana, qui n'était pas plombier mais ajusteur mécanicien, vient nous rappeler quelques-unes des valeurs fondamentales qui firent à un moment donné la grandeur de la culture européenne. Une culture qui situait sa tâche la plus haute dans l'avènement d'une vie pour la liberté, et non pas dans l'entretien d'une vie bornée par l'horizon de sa piètre subsistance. « *Je n'ai jamais admis leur victoire*, dit-il. *Je n'ai jamais reconnu ma défaite.* » Nous pouvons nous en féliciter. Nous pourrions avoir honte.

**Alexandra Laignel-Lavastine**

## Au pays d'André Dhôtel

**LES DISPARUS d'André Dhôtel.** Phébus « Libretto », 304 p., 9,90 €.

Le Dhôtelland est un étrange pays. Il ressemble au nôtre, ou, pour être plus précis, aux marches de l'Ardenne et de la Champagne, mais Verziers n'est pas tout à fait Vouziers, même si elle se situe quelque part entre Charleville et Reims. C'est qu'il y a à l'œuvre sur le territoire qu'a investi André Dhôtel une magie singulière, subtile qui affecte les personnages et les lieux.

A Sommeperce, où se situe essentiellement l'action des *Disparus*, c'est la forêt, où peu de villageois se risquent, qui inquiète, hante et fascine tout à la fois. Il y a d'abord cette lisière qui s'affirme avec une « *intense fixité* » : « *La lisière, monsieur, ça éclate dans toutes les dimensions.* » Puis son au-delà, ces bois

d'accès malaisé, objets de tant de ragots, de tant d'histoires de disparitions, et même de crimes. André Dhôtel, qui aimait les romans d'énigme de la collection « L'empreinte », se garde bien de livrer la vérité sur la mort de Philippe de Rouzy. Tout juste en donne-t-il une version plausible par la bouche d'un personnage qui reste dubitatif sur l'identité du « coupable » et qui ne sait pas même vraiment s'il s'agit d'un accident ou d'un meurtre. Et puis il y a cette grande clarté féérique d'où l'on a le plus grand mal à ressortir et ce pavillon de chasse oublié où reposent les inattendus secrets des derniers Rouzy...

#### MYSTÈRES TENACES

Les personnages procèdent d'une même étrangeté diffuse. *Les Disparus* n'a rien du roman régionaliste, de la chronique villageoise, du récit coloré et patient des travaux et des jours. Il a pour protagoniste un jeune homme, Maximin, qui a un statut social – il est comptable –, une fonction municipale – il a la responsabilité du camping –, et qui aspire, du moins le croit-il, à une vie paisible. Mais il a été à l'adolescence, l'ami de Casimir, un garçon mal aimé qui collectionnait les boussoles et affirmait qu'« *il fallait trouver un chemin et aller simplement pour aller* ». Ce qu'il avait fait un jour en quittant Sommeperce sans jamais donner de nouvelles.

Mais Maximin a pris l'habitude de longs soliloques à voix haute.

Habitude incongrue dans un village où on fait silence sur ce qui aux tréfonds des esprits régit occultement l'ordre du petit terroir : la malédiction des Rouzy, qu'on craint de rallumer. Les secrets de Sommeperce, les « *ombres insaisissables qui y rôdent* », les mystères tenaces de la forêt vont peu à peu, bribes par bribes, se révéler à Maximin dans une aura indéfinissable, tandis qu'une révolte sournoise se manifeste en prenant pour cible le camping, objet de toutes les fiertés municipales.

Indécises aussi les amours de Maximin, jusqu'à la révélation, jusqu'à ce qu'il comprenne que « *Casimir lui a montré le chemin* ». Mais Dhôtel ajoute aussitôt « *quel chemin ?* » sans donner de réponse. Ce qui compte pour lui, ce n'est pas l'aventure – « *le bout du monde est partout* » –, c'est le mouvement qui conduit à l'échappée belle, le lent apprentissage qui décille d'un coup les yeux, l'âme et le cœur, le chemin qui mène à Véronique la camarade sauvageonne.

Faut-il ajouter que cette magie affecte aussi le lecteur ?

**Jacques Baudou**

#### À NOS LECTEURS

La liste des parutions des livres au format poche du mois d'octobre est disponible sur le site [www.lemonde.fr/livres](http://www.lemonde.fr/livres) : cliquer sur pratique, ensuite Livres et dans le Catalogue cliquer sur Livraisons poches

## Amours scandaleuses

Paula Cossart a découvert un trésor : les vingt-cinq ans de correspondance d'un couple clandestin de la bonne société parisienne du XIX<sup>e</sup> siècle

**VINGT-CINQ ANS D'AMOURS ADULTÈRES**  
Correspondance sentimentale d'Adèle Schunck et d'Aimé Guyet de Fernex (1824-1849). Présentée par Paula Cossart, Fayard, 526 p., 26 €.

Quand Adèle rencontre Aimé, elle vient d'atteindre la trentaine. Depuis quinze ans, elle est mariée à Philippe-Henri Schunck, compositeur, alors sexagénaire. A la cour, elle se consacre à l'éducation des enfants de la duchesse de Berry. Aimé Guyet de Fernex, lui, dirige une institution d'enseignement secondaire. Veuf, il est père de trois filles. Leur liaison dura un quart de siècle, de 1824 à 1849. Paula Cossart a retrouvé mille cinq cents de leurs lettres. Aimé les conservait dans un coffre ainsi que les roses fanées, les portraits et toutes sortes de bijoux sentimentaux.

Sans être des aristocrates, les amants appartiennent au Tout-Paris qui, alors, se structure. La fonction qu'occupe Adèle à la cour impose de préserver sa réputation et d'éviter toute visible incartade. D'ailleurs, elle-même rejette le qualificatif abhorré de « maîtresse ». La situation impose de conjugaliser l'adultère ; ce qu'explique bien Paula Cossart dans sa lumineuse préfa-

ce. Adèle déborde d'affection à l'égard des filles d'Aimé. Elle se préoccupe de la carrière de son amant. Elle ourle ses cravates.

Là réside tout le raffinement du jeu : se bâtir une union pseudo-conjugale dont l'ardeur soit sans cesse relancée par l'obstacle, le risque, les plaisirs de la transgression et le souci constant d'une absolue clandestinité. Mieux que d'autres amants, Adèle et Aimé multiplient donc les précautions. Les rendez-vous à l'intérieur d'un fiacre, les retrouvailles dans le mystérieux appartement du n° 115, dont il importe de ne pas égarer la précieuse clé, les promenades avenue de Breteuil ou dans le parc de Saint-Cloud ordonnent le calendrier de leurs amours.

### ■ Alain Corbin

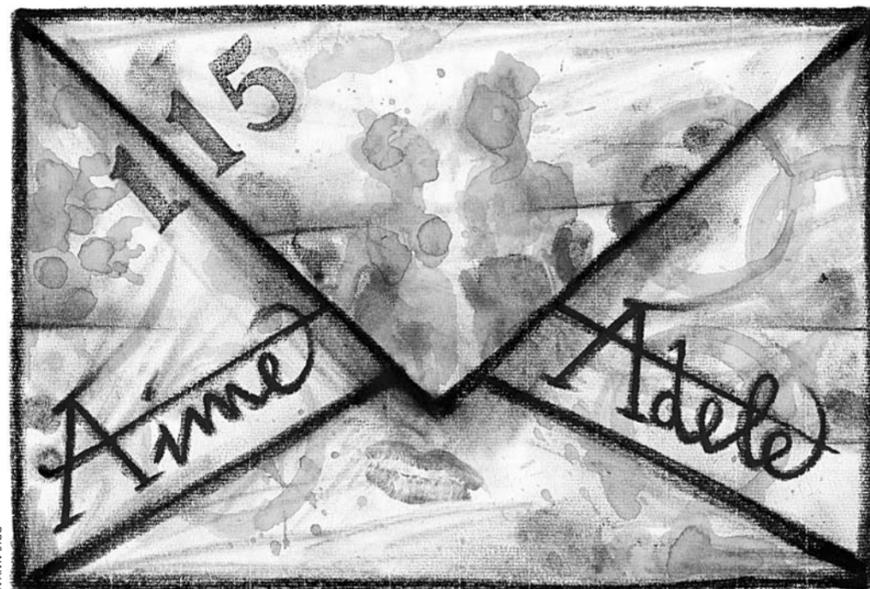
Reste le rôle considérable joué par la correspondance. Adèle passe des heures, souvent nocturnes, les sens troublés, le sang échauffé par le souvenir des ébats, à dire la profondeur de ses sentiments. Certes, il y a eu tout cela, une rhétorique puisée, tout à la fois, dans le répertoire de la passion racinienne et dans la sentimentalité romantique issue de la lecture de Richardson et Rousseau, mais cette écriture exacerbe le désir de l'épistolière, assure l'élan

des futures rencontres et, parfois, suscite, à l'évidence, des jouissances immédiates.

Comme les femmes de ce temps, assuré de la spécificité d'une nature féminine, Adèle est tourmentée par son sang et ses nerfs. Elle souffre de migraines, de palpitations. Elle frissonne, elle pleure, mais tout cela sans excès, bien qu'elle se pose en victime d'un amour qui dévore.

Sa passion est excusée par la certitude de la fidélité, de la constance, du lien éternel qui l'unit à Aimé, par l'expérience de la fusion des âmes. Ses lettres sont tissées de « paroles sacramentelles » ; et un petit arrangement avec le bon Dieu, témoin de la pureté de leurs sentiments, permet aux amants de préserver l'espérance du salut. Le culte, régulièrement célébré, de leurs « fameux anniversaires », leurs initiales entrelacées, gravées par le couteau d'Aimé dans l'écorce de leurs « chers arbres », entretiennent cette sacralité.

Les deux ou trois premières années, Adèle ressasse son repentir, ses scrupules, son remords d'être une femme « tombée ». Tout juste se permet-elle de célébrer les jouissances du baiser donné, « les lèvres brûlantes » ou la « bouche entrouverte ». Après six ans de liaison, entre 1830 et 1837, le ton change ; autre chose se dit en d'innombrables sous-



IVANN SIEG

entendus. Adèle reconnaît accomplir un lent apprentissage de jouissances. Elle s'avoue désormais « gourmande ». Un feu la dévore. Avec adresse, elle s'efforce de stimuler le désir de son amant, selon des procédures rhétoriques bien plus subtiles que celles dont usent Marie Dorval à l'égard de Vigny, Marie Mattei à destination de Gautier ou George Sand, lorsqu'elle en appelle aux souvenirs érotiques de Michel de Bourges.

En arrière-plan se dit l'espoir que la mort de Schunck permettra, un jour, l'union totale des amants. Ceux-ci n'en craignent pas moins que leur passion, alors, ne s'use

dans l'atonie du quotidien conjugal. Mais le triste époux a la peau dure. Quand il meurt, Adèle a 54 ans et c'en est vite fini de tout ce bel amour. Paula Cossart dit sa déception de ne pas voir couronnée par un mariage cette longue fidélité qui l'a tant occupée. Elle oublie qu'il s'agissait spécifiquement de jouissances adultères. En outre, dans la société de ce temps, la femme ménopausée devait faire le deuil de sa vie sexuelle. Depuis dix ans déjà, à lire cette correspondance, le sang d'Adèle ne semblait plus guère tourmenté.

La permanente tension entre l'honneur, le sens du devoir, le res-

pect des codes, les disciplines de l'amour et les élans du cœur comme du corps, suscite, en cette profusion de lettres, une économie des émotions extrêmement subtile. La nature des ardeurs retenues et des jouissances hâtives qui comblent si longtemps les amants résulte précisément de l'intensité de cette tension. En cette interminable aventure amoureuse, le vieux Schunck, dont on nous dit, en 1824, qu'il se couche à 8 heures et demie et qu'il ronfle, se révèle, tout compte fait, un personnage central – d'autant que c'est grâce à lui que nous possédons cette passionnante correspondance.

## Fille du Magnifique et mère de trois rois

La trajectoire singulière de Catherine de Médicis, de Florence à la cour des Valois

**CATHERINE DE MÉDICIS LE POUVOIR AU FÉMININ**  
Le Haut Cœur de Catherine de Médicis de Thierry Wanegffelen. Payot, « Biographie », 452 p., 25 €.

**UNE RAISON POLITIQUE AUX TEMPS DE LA SAINT-BARTHÉLEMY**  
de Denis Crouzet. Albin Michel, « Bibliothèque Histoire », 640 p., 29 €.

Catherine de Médicis (1519-1589) inspire décidément les biographes. Après Jean H. Mariéjol (1920), Ralph Roeder (1937), Jean Héritier (1940) puis, plus près de nous, Ivan Cloulas (1979), Robert Knecht (1998) et Jean-François Solnon (2003), deux spécialistes des identités confessionnelles et de la violence religieuse, Denis Crouzet et Thierry Wanegffelen, se penchent à leur tour sur ce personnage dont le destin singulier semble résumer en une vie les transformations essentielles de la France du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans ces deux ouvrages, il y a donc bien autre chose qu'un retour un peu nostalgique à une forme d'écriture de l'histoire que les critiques des Annales et de l'histoire sociale des années 1960-1980 paraissaient avoir rendu peut-être obsolète.

L'un comme l'autre, en effet, se

saisissent de Catherine de Médicis, de sa trajectoire personnelle si singulière, qui la conduisit de la Florence de la Renaissance à la cour des Valois, de sa légende noire aussi, qui lui attribua de son vivant même un goût sinistre pour les intrigues et la duplicité, pour les poisons, la magie et la violence, pour s'interroger sur un moment décisif de l'histoire de France.

Le destin de Catherine permet ainsi à Wanegffelen de porter au jour les contraintes spécifiques qui pèsent sur l'exercice du pouvoir par une reine, dans un royaume dont les lois de dévolution de la couronne ont pour principe d'exclure les femmes et de souligner la diversité des figures sous lesquelles ce « pouvoir au féminin » dut mettre en scène sa propre légitimité, donnant par là prise à l'accusation de duplicité : Catherine fut ainsi tour à tour, dans la propagande royale, nouvelle Artémise et nouvelle Hélène, mais aussi, pour ses adversaires, nouvelle Jézabel tyrannique et impie.

### EXPLOSION DE LA VIOLENCE

Ce destin révèle, plus encore, selon Crouzet, la cassure qui se produit autour des années 1560, lorsque le monde issu de la Renaissance se trouve confronté à l'explosion de la violence religieuse du « temps des confessions » (Marc Venard). Porteu-

se d'aspirations et de représentations peut-être héritées de la philosophie néo-platonicienne de la Renaissance florentine et d'un imaginaire de la réconciliation des contraires dans l'amour, dont les fêtes de la cour et les tableaux d'Antoine Caron sont les plus éclatantes illustrations, Catherine doit, à la mort de son époux, Henri II (1559), faire face à une situation insolite et pressante, qui rappelle ce que les penseurs politiques italiens avaient expérimenté et décrit à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, lors de l'invasion de la péninsule par les armées françaises : les temps sont devenus instables, imprévisibles, périlleux et comme rien n'est désormais jamais acquis pour toujours, il faut inventer un nouvel art de gouverner. C'est dans ce contexte qu'avaient écrit Guichardin et Machiavel, dont *Le Prince* était précisément dédié au père de Catherine, Laurent le Magnifique.

On comprend alors l'importance qu'il y a à revenir, à la lumière des recherches récentes, sur les pratiques symboliques du temps et les origines de la philosophie politique moderne, sur la politique mise en œuvre par Catherine et son entourage à partir du début des guerres civiles : c'est se donner un observatoire privilégié pour comprendre le travail de la monarchie sur elle-même et la transformation de ses formes

de légitimation alors même que ce sur quoi elles reposaient traditionnellement semble s'effriter. Rêve impuissant d'une monarchie d'amour et de concorde englouti dans l'engrenage des violences et de la répression, malgré une succession de médiations et de paix ? Duplicité « florentine » d'une souveraine sans rivale dans le maniement du double langage ? Ou choix, nié et dissimulé mais bien réel, d'une politique de la raison d'Etat, dont le massacre de la Saint-Barthélemy (1572) serait l'aboutissement et la révélation au grand jour ?

En restituant la culture politique particulière de Catherine et de la cour des Valois, quitte à délaisser les détails biographiques que Wanegffelen rappelle heureusement, et en articulant histoire des idées et histoire événementielle méticuleuse, Crouzet propose là son analyse la plus aboutie de la violence religieuse au cœur de l'Etat moderne. Une contribution très importante à la compréhension des origines de l'absolutisme français, dont la méthode et les conclusions appelleront sans aucun doute le débat.

Olivier Christin

★ Signalons la reprise de la vénérable biographie de Jean-Hippolyte Mariéjol (*Catherine de Médicis*, Tallandier, 648 p., 26 €).

## Aux « X » inconnus

Une page noire de l'histoire de Polytechnique

**X BIS**  
Un juif à l'Ecole polytechnique Mémoires 1939-1945 de Bernard Lévi. Calmann-Lévy, 256 p., 16 €.

Au début des années 1990, Bernard Lévi mettait de l'ordre dans de vieux papiers quand d'un paquet d'anciens programmes de spectacles tomba une lettre dactylographiée au papier jauni. Datée du mois de mars 1943, elle portait en guise d'en-tête : « *Le gouverneur de l'Ecole polytechnique à Bernard Lévi, élève juif* ». Adressée à quatre des deux cents élèves reçus au concours de l'X en juillet 1941, la lettre leur signifiait que, en cette année 1943, ils ne réintègreraient pas avec leurs camarades de promotion les locaux de l'école, sur la montagne Sainte-Geneviève, à Paris. Les trois lettres « bis » accolées à « X » signifiaient que les élèves juifs avaient perdu leur rang et, avec lui, leur personnalité. Ceux qu'ils précédaient au classement gagnaient ipso facto une place, celle qui leur était déniée. Du sentiment d'écœurement qu'il ressentit en (re)découvrant cet énoncé dicté par la législation antisémite du gouvernement de Vichy est né ce livre sensible, pudique et d'une grande probité.

Face à ce passé qui lui sautait brutalement au visage, Bernard Lévi

s'est mis en quête de ses propres souvenirs, estompés par l'après-guerre, par sa volonté de reprendre au plus vite le cours de sa vie et sa place dans la société. Il l'a fait en exhumant des lettres miraculeusement sauvegardées, en consultant les archives de l'Ecole polytechnique. Il relate comment, au sortir d'une enfance protégée et studieuse, le jeune homme qui se sentait français de confession israélite découvrit que l'avènement du régime de Vichy avait fait de lui un être privé de droits. Fermant les yeux sur des vexations répétées, tentant de vivre au jour le jour, ce brillant sujet que sa réussite au concours de l'X aurait dû combler vécut les années noires dans une « espèce d'apathie floue ».

Interdit de cours, de professeurs, d'uniforme, lorsque son école, de Lyon, regagna Paris en 1943, il acheva sa scolarité dans des conditions surréalistes. Devenu clandestin et membre du réseau Gallia des Forces françaises combattantes, il participa à la chasse aux sous-marins allemands en 1945. Après cinquante ans de silence, le médaillé de la Résistance Bernard Lévi s'est attelé, avec la refondation du groupe X Résistance, à un travail sans tabou sur l'histoire de l'Ecole, dont son livre est un témoignage émouvant.

Laurent Douzou

## ZOOM



■ **UNE RÉVOLUTION À L'ŒUVRE : LE FAUBOURG SAINT-MARCEL 1789-1794**, de Haim Burstin. Délaissé par les chantiers historiographiques de la Révolution, le quartier des Gobelins, espace laborieux et miséreux, excroissance malsaine et turbulente au regard des premiers hygiénistes et susceptible de fièvres contagieuses, attendait son historien. Moderniste en poste à Milan, Haim Burstin a vaillamment relevé le défi et, plus de vingt ans après sa première visée monographique, livre ce mille-feuilles impressionnant. Mené selon une stricte ligne chronologique, des élections du tiers aux Etats-généraux et des cahiers de doléances de 1789 au lendemain du 9 thermidor – avec

la cruelle « *délazowskisation* », du nom d'un héros local du 10 août 1792, commandant des canonniers renvoyé à la commune obscurité – le quartier Mouffetard vit et s'agite, rues et sections donnant à cette approche de *microstoria* une saveur assez forte pour que la somme soit toujours digeste. Une gageure ! Ph.-J. C. Champ Vallon, « Epoques », 928 p., 45 €.

la mise en forme du Coran dont tout prouve qu'il se constitue progressivement, que des variantes subsistent longtemps, et que ce n'est pas avant le IX<sup>e</sup> siècle que se fixe le texte utilisé aujourd'hui. Sans masquer les difficultés qui subsistent et les débats en cours, très érudit tout en restant parfaitement clair et lisible par tous, ce

petit livre constitue la meilleure approche avant d'aborder le texte, souvent déroutant, du Coran lui-même. Rappelons que l'auteur a donné avec *Les Fondations de l'Islam : entre écriture et histoire* (Seuil, 2002) un livre aussi passionnant qu'éclairant. M. Sa Téraèdre, « L'Islam en débats », 144 p., 13,50 €.

■ **AUX ORIGINES DU CORAN. Questions d'hier, approches d'aujourd'hui**, d'Alfred-Louis de Prémare

La croyance des musulmans en la nature incréée du Coran, à sa constitution définitive dès l'époque du prophète, interdit a priori tout débat sur le texte sacré, toute exégèse appuyée sur une mise en perspective historique. Alfred-Louis de Prémare, sans aucun esprit polémique, présente avec rigueur ce que l'on peut savoir sur

## LA FÊTE DU LIVRE DE SCIENCE

## L'obsédante quête du Graal des mathématiques

Chercheur à l'université d'Oxford, Marcus du Sautoy raconte l'histoire des nombres premiers et du mystère qui les entoure à travers une galerie de personnages de roman qui transforment une matière aride et abstraite en véritable aventure humaine

**LA SYMPHONIE DES NOMBRES PREMIERS**  
de Marcus du Sautoy.  
Traduit de l'anglais  
par Raymond Clarinard,  
éd. Héloïse d'Ormesson,  
496 p., 26 €.

Les personnages se nomment Bernhard Riemann, Carl Friedrich Gauss, David Hilbert, André Weil, Andrew Wiles ou Alain Connes. L'intrigue : une énigme sur laquelle planchent tous les mathématiciens de la planète depuis quelque 150 ans. Le décor : l'univers étrange des nombres premiers, dont l'unique originalité est de n'être divisibles que par eux-mêmes et par un. L'action : une succession d'espérances, de fausses pistes, d'échecs, de défis et d'aventures. Le livre de Marcus du Sautoy, un pavé de près de 500 pages, peut se dévorer ou se grignoter au hasard, tant il regorge de richesses scientifiques et humaines peu ou mal connues. « Je voulais écrire un roman », reconnaît l'auteur.

Une gageure. A priori, quoi de moins excitant qu'une suite de nombres ? Qui, hormis le club fermé des chercheurs en mathématiques, peut se passionner pour une série incohérente de chiffres ? Erreur. Les nombres premiers n'usurpent pas leur nom. Ils constituent « les pierres précieuses enchâssées dans l'immense étendue de l'univers infini des nombres », écrit Marcus du Sautoy. Les mathématiciens sont fascinés par ces « atomes de l'arithmétique », ce « don de la Nature ». Leur découverte pourrait remonter à 6 500 ans

avant J.-C., si l'on en croit les gravures de l'os d'Ishango, mis au jour en Afrique équatoriale en 1960. Mille ans avant J.-C., les Chinois s'y intéressent déjà. Pourtant, ils conservent, aujourd'hui encore, une bonne part de leur mystère.

La fascination qu'ils exercent depuis les découvertes réalisées par les Grecs s'explique simplement : « Tout nombre qui n'est pas premier peut être obtenu en multipliant les uns par les autres ces éléments fondamentaux. Pour le mathématicien, une liste de nombres premiers est comme [le tableau périodique des éléments chimiques], où les nombres 2, 3 et 5 correspondraient à l'hydrogène, à l'hélium et au lithium (...). La maîtrise de ces éléments lui permet d'espérer découvrir de nouvelles façons d'établir un cap pour parcourir la complexe grandeur du monde mathématique. »

**LOI SECRÈTE**

Or la liste des nombres premiers contient une énigme majeure : existe-t-il une loi secrète régissant la façon dont ils s'agrègent sur la ligne infinie des nombres ? Au cours des siècles, les mathématiciens n'ont pas débusqué la règle qui, si elle existe, leur permettrait de calculer l'énigme nombre premier ? L'un des héros de la quête de ce Graal des maths est sans conteste Bernhard Riemann (1826-1866). Marcus du Sautoy cite le poisson d'avril conçu par Enrico Bombieri en 1997 pour faire croire que quelqu'un avait réussi à démontrer l'hypothèse de Riemann selon laquelle il existe bien un ordre



Anémone de Blicquy : « Les nombres premiers »

caché dans la succession des nombres premiers. La fausse nouvelle fit l'effet d'une bombe. Une telle démonstration aurait des conséquences catastrophiques sur le monde fragile du commerce électronique. Le cryptage des données sensibles utilise, en effet, les nombres premiers, et spécialement l'impossibilité de les calculer, pour pro-

téger les transactions financières sur Internet. Découvrir l'ordre que Riemann laisse entrevoir remettrait en question les méthodes de chiffrement les plus utilisées, telles que le système RSA. En 1900, le célèbre mathématicien David Hilbert avait inscrit l'hypothèse de Riemann en huitième position dans la liste des 23 problèmes qu'il lançait comme

défi à ses pairs du XX<sup>e</sup> siècle. En mai 2000, lors de la présentation au Collège de France de sept problèmes pour le XXI<sup>e</sup> siècle, « un seul était déjà présent dans la liste d'Hilbert : l'hypothèse de Riemann ». Celui qui la démontrera gagnera le million de dollars offert par l'institut Clay de Cambridge.

L'ouvrage de Marcus du Sautoy

n'épargne au lecteur aucune des étapes de l'épopée des nombres premiers au cours des derniers siècles, et même bien avant, tant les racines du problème plongent au plus profond de l'histoire des mathématiques. Son style passionné n'aplanit pas totalement les cols les plus escarpés. Mais la qualité du paysage fait oublier ces passages délicats. L'épaisseur du livre doit beaucoup à ce désir d'exhaustivité, mais aussi aux élans poétiques ou romanesques. Nombre de personnages se prêtent aux envolées, tel André Weil, l'un des préférés de l'auteur, qui échappe de peu à l'exécution capitale pour espionnage en Russie avant de se retrouver en prison pour désertion en France.

La passion de Marcus du Sautoy pour son sujet anime chaque page de ce livre, vendu à 50 000 exemplaires dans les pays anglophones. Un résultat identique a été atteint dans la seule Italie, sans doute en partie grâce à une critique d'Umberto Eco parue dans *L'Espresso* en août 2004. La BBC a diffusé, en septembre, un documentaire d'une heure réalisé à partir de l'ouvrage. Marcus du Sautoy, chercheur à l'université d'Oxford, ne donne pas de cours. « Le livre est ma façon d'enseigner », déclare-t-il en se félicitant d'avoir choisi un thème qui « brise l'image que la recherche en mathématiques serait achevée ». De fait, l'hypothèse de Riemann résiste encore à la démonstration. Ce qui prive l'ouvrage d'une apothéose finale, mais prolonge le suspense.

Michel Alberganti

## A la recherche d'« Homo narrans »

Un ouvrage collectif ambitieux et exigeant, sur l'émergence des langues et du langage

**AUX ORIGINES DES LANGUES ET DU LANGAGE**  
sous la direction  
de Jean-Marie Hombert.  
Fayard, 516 p., 48 €.

La légende veut que, soucieux de découvrir la langue originelle de l'humanité, l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen (1194-1250) fit isoler de jeunes enfants dès leur naissance. Quel idiome allaient-ils naturellement pratiquer ? L'arabe ou l'hébreu ? Le latin ou le grec ? Tous moururent sans développer la moindre faculté linguistique. Rapportée par le linguiste Christophe Coupé, la tentative de Frédéric II a d'autres échos dans l'histoire. Le pharaon Psamétique, presque deux mille ans plus tôt, avait ainsi, déjà, mené une expérience similaire de « privation linguistique », comme le raconte Hérodote dans *L'Enquête*.

Ancienne et controversée, la question de l'émergence du langage articulé a été, jusqu'à un proche

passé, souvent bannie des colloques et des laboratoires. Et pour cause. A quelle discipline circonscrire une question qui, si elle paraît s'adresser au linguiste, n'en concerne pas moins le préhistorien, le neuropsychologue, le généticien ou encore l'éthologue ? A aucune, répond en substance le linguiste Jean-Marie Hombert, qui, dans *Aux origines des langues et du langage*, rassemble diverses contributions apportant, chacune à leur manière, une pièce à un édifice complexe.

**COMPRENDRE ET INTERPRÉTER**

Réduire les facultés linguistiques de l'homme à la mutation d'un gène, à l'abaissement du larynx, au volume endocrânien ou à l'apparition d'une industrie lithique standardisée n'a pas de sens. Il convient de penser l'émergence et le développement du langage dans la longue durée, écrit l'auteur. Plusieurs millions d'années s'écoulent entre le protolangage des premiers représen-

tants du genre *Homo* et le langage articulé d'*Homo sapiens* - dont les premiers fossiles datent de 150 000 à 200 000 ans.

Mais qui, d'*Homo habilis*, d'*erectus*, de *neanderthalensis* ou de *sapiens* a été le premier à mériter le titre d'« Homo narrans », selon l'expression du linguiste Bernard Victorri ? La maîtrise d'une langue complexe, capable de narration, est-elle consubstantielle à l'apparition de l'homme moderne ? Pour tenter de répondre, il faut interroger les fossiles, évaluer le temps de maturation du cerveau de chaque espèce, revenir aux mécanismes d'apprentissage de la langue par l'enfant, comprendre et interpréter des comportements dont l'archéologie ne trouve que des indices ténus...

Les migrations d'*erectus*, qui, le premier, a quitté l'Afrique pour conquérir le monde, suggèrent-elles la maîtrise d'un langage évolué ? La question demeure ouverte. Les premières traversées maritimes de *sapiens* semblent toutefois être un

meilleur indicateur. Pour atteindre les côtes australiennes il y a 60 000 ans, l'homme moderne a dû planifier une expédition, construire des embarcations et, surtout, débattre des motivations et des risques du voyage... Parler, en un mot.

Cette parole s'est-elle d'abord exprimée au sein d'un groupe unique, qui s'est fragmenté au gré des premières migrations ? Au contraire, a-t-il fallu attendre que les hommes modernes se dispersent pour qu'apparaissent, parallèlement, des parlers sans racine commune ? La question est d'importance, car elle touche à la phylogénie des langues et donc à la possible existence d'une langue mère, dont dériveraient les 6 000 idiomes actuels.

Dans le droit-fil d'un programme de recherche lancé en 1998, M. Hombert et ses coauteurs signent un ouvrage de référence, passionnant et dépassionné, qui fait place à la collaboration - mais aussi à la discussion - entre disciplines.

Stéphane Foucart

## ZOOM

**LE GOÛT DE LA SCIENCE**, de Julie Clarini

Voici, au moment où la recherche s'interroge sur son avenir et où les jeunes se détournent des filières scientifiques, un ouvrage tonique et salutaire. Vingt et un paléontologues, océanographes, mathématiciens, neurobiologistes et spécialistes d'intelligence artificielle, connus ou moins connus, racontent, avec leurs mots à eux, les rencontres, les hasards et les émotions d'enfance qui ont décidé de leur vocation. Leurs témoignages, recueillis par Julie Clarini, journaliste et productrice à France-Culture, brosent, par petites touches sensibles, le tableau pointilliste d'aventures humaines et d'engagements intellectuels qui, le livre refermé, ne paraissent plus hors du commun. L'auteur nous livre ce recueil comme une invitation enjouée à la science : « Aucun des chercheurs qui ont accepté de se livrer ne manifeste de regrets. Certains ont même presque honte de leur bonheur. Oui, on trouve du bonheur dans la recherche, du rêve et de la liberté. »

Ed. Alvik, 222 p., 15 €.

P.-L. H.

## Sortir de l'impasse les sciences du vivant

**LES SECRETS DU VIVANT**  
Contre la pensée unique  
en biologie  
de Michel Morange.  
La Découverte, 232 p., 18 €.

Généticien et historien des sciences, Michel Morange va sans doute se faire quelques ennemis parmi ses collègues biologistes. Son essai ne révèle pas tant, ainsi qu'il l'a intitulé, les « secrets du vivant » que les non-dits d'une discipline souvent prisonnière de la pensée unique. Le « secret », selon Michel Morange, c'est que le roi-biologiste est partiellement dénudé et souffre trop souvent de « viscosité » dans sa façon d'appréhender les énigmes posées par le vivant.

Pourquoi, en dépit des progrès fulgurants réalisés ces dernières décennies dans la connaissance du génome, la description des mécanismes moléculaires et l'utilisation des outils et des modèles informatiques, n'a-t-on toujours pas de

réponses satisfaisantes aux grandes questions qui se posent au biologiste, au médecin, mais aussi à l'homme de la rue : comment mieux lutter contre le cancer, qu'est-ce qui fait que nous vieillissons, quelle est l'origine de l'apparition de l'homme, etc ?

On pourrait répondre que l'effrayante complexité du vivant est, en soi, un obstacle suffisant à l'intelligibilité de son fonctionnement, en faire une excuse, mais affirmer dans le même élan que de nouveaux travaux permettront peu à peu de grignoter les pans d'ignorance qui séparent encore les chercheurs de la compréhension intime de leur objet.

**MÉTAPHORES ABUSIVES**

Cette argumentation, qui repousse toujours plus loin l'horizon donné à la recherche, laisse Michel Morange insatisfait. Il estime, au contraire, que c'est parce que la biologie continue, dans les divers champs qui la constituent, à

employer des modes d'explication univoques qu'elle risque de se fourvoyer, ou de ne donner que des réponses en trompe-l'œil, fondées sur des métaphores abusives : celles-là mêmes dont les médias, qu'il n'épargne pas, sont friands.

Le chercheur distingue trois schèmes explicatifs dans les sciences du vivant. Le premier est de type « mécaniste ». Il s'agit de déterminer, dans les interactions entre molécules, les cellules ou les organes, une chaîne de causalité. Les explications de type darwinien postulent qu'une forme a été retenue par l'évolution parce qu'elle donnait une chance supplémentaire à son porteur de laisser des descendants. Enfin, l'explication de type « physique non causal » s'attache à montrer que des contraintes, des sortes de « lois » - thermodynamiques ou autres - peuvent commander les relations entre objets.

Ces trois modes explicatifs, dont Michel Morange illustre avec rigueur certaines limites, ne sont

pas exclusifs les uns des autres, mais doivent, au contraire, être articulés entre eux. Il plaide donc pour une pluridisciplinarité qui ne soit pas qu'incantatoire, inspirée de la lutte contre les pandémies : « Là, l'enjeu de santé publique est trop grand pour que toutes les forces ne soient pas réunies et les querelles de clocher disciplinaires provisoirement tuées », écrit-il.

Pour Michel Morange, cette approche ouverte n'est pas seulement un gage de meilleure efficacité, mais aussi une exigence éthique : « Ignorer ou feindre d'ignorer qu'il existe d'autres schèmes d'explication que ceux qu'on manipule est non éthique », assure-t-il.

Mais la matière à laquelle Michel Morange s'attaque là n'est pas seulement vivante. Elle est humaine. Une plaisanterie qui court dans le milieu ne dit-elle pas que lorsque Dieu créa le savant, Satan décida aussitôt de lui adjoindre un « cher collègue » ?

Hervé Morin

# Jean-Robert Pitte, géographe des passions viticoles

On lui doit deux maîtres-livres : « Histoire du paysage français » et « Gastronomie française, histoire et géographie d'une passion ».

Le voici aujourd'hui en arbitre d'un singulière querelle française : le match bordeaux-bourgogne

## RENCONTRE

**BORDEAUX BOURGOGNE**  
Les passions rivales  
de Jean-Robert Pitte.  
Hachette littératures,  
256 p., 19 €.

Le pire aurait été qu'il choisisse son camp, qu'il se dévoile en révélant tout de suite le secret de ses penchants. Dans son grand bureau, Jean-Robert Pitte, président de l'université Paris-IV et auteur du réjouissant *Bordeaux Bourgogne, les passions rivales*, aurait pu accueillir son interlocuteur en lui faisant goûter un noble grives ou un grand meursault, un onctueux médoc ou un voluptueux pommard. C'eût été se trahir.

Il a donc choisi, pour l'instant, de rester neutre. Et propose de déguster une surprenante clarette de Bellegarde. La discussion s'engage autour de ce vin blanc spontané et naturel : c'est déjà comme une profession de foi, à rebours des vins standardisés et des goûts aseptisés. Un cépage rare, un terroir méconnu et récemment mis en valeur. Tout le contraire des grands vignobles auxquels il a consacré son dernier livre.

C'est que Jean-Robert Pitte n'est pas un géographe comme les autres. Venu sur le tard à cette discipline (« Je voulais devenir cuisinier, mais mes parents s'y opposaient, ils avaient peur que je devienne alcoolique... »), ce fils d'employés de bureau parisiens né en 1949 a tout d'abord décidé d'étudier la géographie, « pour travailler dans le tourisme ». Puis il y eut la révélation, à l'été 1966, lors de mémorables ven-

danges à Chœrey-les-Beaune, au cœur de la Bourgogne viticole. Un coup de foudre pour le vin et les vigneron qui changea sa vie. L'étudiant consacre sa maîtrise aux vins de Bugey, passe l'agrégation.

Après une thèse de troisième cycle sur Nouakchott, la capitale de la Mauritanie, le jeune géographe s'attelle à sa thèse d'Etat, consacrée à la culture de la châtaigne (éditée sous le titre de *Terres de Castanide, Hommes et paysages du châtaignier de l'Antiquité à nos jours*, Fayard, 1986). Dix années de recherches, interrompues par la rédaction d'une *Histoire du paysage français* (Taillandier, 1983, en poche chez « Pluriel »), adaptation d'un ouvrage qui avait rencontré un grand succès outre-Manche, *The Making of the English Landscape*. « Il n'y avait rien de tel à l'époque. Je développais l'idée que le paysage évolue, que c'est un patrimoine, se souvient-il. Le beau paysage, ce n'est pas celui des esthètes, c'est celui des acteurs qui le font vivre. » Récompensé par de nombreux prix, le livre est régulièrement réédité. Jean-Robert Pitte est devenu l'homme qui fait parler les paysages, en raconte l'histoire et en reconstitue les grandes évolutions.

### AIMABLES DISPUTES

En 1991, il publie *Gastronomie française, histoire et géographie d'une passion* (Fayard, réédité ce mois-ci). « J'avais devant moi une vraie question de géographe : pourquoi la France a-t-elle cette réputation d'être le pays où l'on mange le mieux ? » Pitte explique ce phénomène par deux facteurs : la tolérance traditionnelle de l'Eglise catholique pour les péchés de gourmandise, et la volonté de rayonnement de



Jean-Robert Pitte

la monarchie. Toujours des causes humaines, donc. « Bien entendu, ce n'est pas parce que nous avons les meilleures terres, le meilleur élevage : on peut faire de bons produits partout, à condition de le vouloir ! »

C'est cette volonté qu'exalte Jean-Robert Pitte dans son dernier ouvrage. Prenant le contre-pied de ceux qui considèrent que c'est surtout le terroir physique qui fait le vin (l'universitaire et vigneron Jacques de Lanversin considérait que « les mérites imputables au seul vigneron ne représentent pas plus de 10 % parmi l'ensemble des mérites

qui aboutissent à créer un vin excellent »), le géographe prend un parti presque inverse : « Imagine-t-on tel grand violoniste affirmer que son interprétation d'un concerto de Beethoven doit 10 % à son talent et 90 % à son stradivarius ? »

Pour Pitte, ce sont les hommes qui ont « inventé » le bordeaux et le bourgogne. Bien entendu, les terroirs ont leur importance : les graves charriés par la Garonne confèrent bien une bonne part de leur originalité aux crus du Médoc, de même que les particularités géologiques des sols de la côte d'Or jouent

beaucoup dans la personnalité des vins qui y naissent. « Mais un grand vin, c'est beaucoup plus de l'histoire que de la géographie. »

Le livre est plein des histoires de ces « inventeurs » : les ordres monastiques qui firent renaître la viticulture de qualité, en Bourgogne, aux alentours du XII<sup>e</sup> siècle, et les grands aristocrates du Bordelais, qui apportèrent un soin amoureux à leurs domaines, et exportèrent leurs vins par la mer à toute l'Europe du Nord. Deux façons de faire des vins d'exception, qu'il serait vain de vouloir hiérarchiser.

A l'heure de la confession, Jean-Robert Pitte confie bien volontiers qu'il est né à la vigne en Bourgogne, et que sa tendresse va naturellement à ses vins. Il avoue même une brève expérience de viticulteur en Côte-d'Or, à Villars-Fontaine, dans les hautes-côtes-de-nuits. Un petit hectare de vigne qu'il a cultivé lui-même, de 1996 à 2000. Mais il sait s'incliner devant l'élégance des grands bordeaux, à l'instar d'un Bernard Frank, amoureux des vins de Gironde qui reconnaît qu'avec l'âge il a mis « du bourgogne dans son vin ». Cette gentille querelle, « qui ne s'éteindra jamais, parce que les Français adorent se disputer pour les choses sans importance » est surtout pour le géographe l'occasion d'opposer deux cultures différentes : à Bordeaux l'influence des marchands d'Europe du Nord, atlantique et protestante, et à la Bourgogne, celle des grandes cours du continent et de l'Eglise catholique. Deux visions du monde, deux arts de vivre qui se complètent plus qu'ils ne s'opposent.

Mais ces aimables disputes ont-elles encore un sens alors que la viticulture française vit une crise profonde, contestée de toutes parts par ces « vins du Nouveau Monde » qui remettent en cause une hiérarchie qui semblait encore immuable il y a quelques années ? « Au contraire, il ne faut pas avoir peur. Il ne faut pas chercher à imiter ce qui marche ailleurs, mais plutôt faire des vins qui aient le goût de leur terroir, et la gueule du vigneron qui les a faits. »

Jérôme Gautheret

★ Signalez également, du même auteur, *Le Vin et le Divin*, paru chez Fayard en janvier (144 p., 15 €).

## Faire famille, entre fourneaux et tablées

**CASSEROLES, AMOUR ET CRISES**  
Ce que cuisine veut dire  
de Jean-Claude Kaufmann.  
Armand Colin, 342 p., 20 €.

Depuis plus de vingt ans, le sociologue Jean-Claude Kaufmann ne se lasse pas d'étudier le couple et la famille dans tous ses états, des premiers émois aux tâches domestiques, des rêves de prince charmant aux écueils du quotidien, en passant par le linge, cet étonnant révélateur du tissage conjugal. Mais il a, si l'on ose dire, longtemps tourné autour du pot avant d'étudier ces pivots de la vie familiale que sont les repas et la cuisine. C'est désormais chose faite dans ce nouveau livre, savoureux autant que sérieux, qui s'attarde

autour des tablées familiales et va scruter l'activité nourricière entre frigos et fourneaux. Sous son regard attentif, l'ordinaire des façons de faire prend un nouveau relief et une complexité insoupçonnée, adossée à la longue durée.

Nous gardons de lointains temps de pénurie une propension atavique au stockage évidemment peu adaptée aux situations d'abondance et d'extrême sédentarité. Mobilisant de nombreux travaux sur l'histoire de l'alimentation, Jean-Claude Kaufmann nous rappelle aussi combien nos comportements alimentaires à prétention rationnelle ou diététique sont en même temps pétris de pensée magique. Imprégné de ces héritages auxquels sont venues s'ajouter les prescriptions des savoirs médi-

caux, scientifiques ou gastronomiques, le « mangeur-consommateur » d'aujourd'hui se retrouve abasourdi par la cacophonie des conseils, principes ou idées reçues. Plongé dans une nouvelle « culture du frigo » promue à la fois par la montée de l'émancipation féminine, l'autonomisation des individus et la diversification des produits, il ne sait plus à quel régime se vouer et ne prend pas toujours le temps de s'attabler.

### ROUTINES ET RITUELS

Parfois vite expédiés dans un coin de cuisine ou remplacés par un « plateau TV », les repas n'ont pas disparu pourtant. La table, dont l'histoire commence avec la religion, le sacrifice et la communion, demeure un lieu où se fabrique du lien. Et si les

manières de table n'ont plus la rigidité que lui donnèrent les mœurs bourgeoises du XIX<sup>e</sup> siècle, un ordonnancement des plats, des places et des rôles continue de rythmer la vie conjugale et familiale. Du contenu des assiettes à celui des conversations, des dîners quotidiens aux déjeuners dominicaux, des routines aux petits rituels de l'exceptionnel (les apéros et les chandelles...), Jean-Claude Kaufmann produit une très agile micro-sociologie de ce vivant théâtre des tablées où se partagent bien plus que des mets. La cuisinière (c'est encore le plus souvent une femme) le sait, qui s'acharne à maintenir cette commensalité sans passer trop de temps penchée sur les casseroles en s'ingéniant, d'achats malins en tours de main, à nourrir vite et bien.

Avec humour et sagacité, Jean-Claude Kaufmann décrit la pesante répétition des corvées quand il faut trouver l'idée du menu sans grand secours alentour. A partir de nombreux entretiens, il analyse ces multiples gestes et décisions qui président à la cuisine rapide comme à la « cuisine passion », plus volontiers prisee par les hommes les jours d'exception. Apparaissent alors des « héros modernes devenus chefs », ils règnent sur leur domaine et rompent avec l'image traditionnelle de ceux qui mettent les pieds sous la table, comme avec celle des « seconds couteaux », dont les contributions sont limitées. Finalement, en cuisine comme à table, la faim de famille est inégale.

Nicole Lapiere

## ZOOM



■ **HISTOIRE DES CUISINIERS EN FRANCE XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle**, d'Alain Drouard. Si l'historien, dans les pas du géographe, s'est depuis longtemps

attaché à étudier la vigne et le monde du vignoble, la table est toujours moins bien servie. Aussi saluerait-on la monographie précise et précieuse qu'Alain Drouard consacre aux cuisiniers, de l'émancipation de la création culinaire réservée à la maison des puissants avec l'apparition du restaurant sous Louis XVI, jusqu'au statut contemporain, où l'homme de l'art, non content de posséder le lieu de sa pratique, fraie parfois avec le monde de la finance, de l'industrie, voire du show-business... Loin de l'opposition claque entre rôtisseurs et charcutiers du temps de Villon, c'est la solidarité accrue du milieu, en lutte pour la reconnaissance d'une qualification professionnelle et une réelle indépendance, qui sert de fil rouge à cette étude stimulante et enlevée.

Ph.-J. C.

CNRS éd., 160 p., 20 €.

■ **LA GUERRE ET LE VIN**, de Donald et Petie Kladrup. On sait le rôle pionnier du grand

livre du géographe Roger Dion, *Histoire de la vigne et du vin en France des origines au XIX<sup>e</sup> siècle* (1959), aussitôt salué par Georges Duby, que Marcel Lachiver, dans *Vins, vignes et vigneron*, sa magistrale synthèse sur l'histoire du vignoble français (Fayard, 1988, rééd. 2003), salue comme un « livre magnifique ». L'ambition des deux journalistes américains qui ont enquêté sur le pillage par les nazis du vignoble français n'est pas de la même aune, mais les témoignages recueillis, la singularité de la démarche et les contrastes que les auteurs mettent en lumière, outre la scène spectaculaire qui ouvre l'étude, suffisent à recommander ce travail d'une grande lisibilité.

Ph.-J. C.  
Perrin, « Tempus », 256 p., 3 €.  
En librairie le 3 novembre

■ **MOTS DE CUISINE**, d'Emmanuelle Maisonneuve et Jean-Claude Renard. Deux volumes, *Tours de main et matériels* et *Préparations et ingrédients*, préfacés respectivement par Michel Bras et Olivier Roellinger, composent un bien savoureux dictionnaire de cuisine. Recueil des termes spécifiques des métiers de bouche, ce diptyque rend un superbe hommage à un jargon professionnel qui emprunte à l'univers de la joute, militaire ou amoureuse, de la musique aussi, présenté sans pédanterie, pour satisfaire

toutes les gourmandises. Brunois, mandoline, étamine et rougail, la poésie est partout. Et quel sens de l'action ! Déglacer oui, mais déglourdir ? Contiser, monder, sasser ou snaker, parer et rompre comme une fine lame... En prime plus d'une trentaine de recettes, des ravioles de langoustines au pesto aux nems de sardine ou à la ganache au chocolat et à la williamine. Impératif, donc. Ph.-J. C. Illustrations de Virginie Duquenoÿ, Buchet Chastel, 120 p. et 132 p., sous coffret, 25 € l'ensemble.

### ■ VIGNOBLES D'ÎLE-DE-FRANCE.

Deux siècles de viticulture (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.), de Gilles Ragache. Dans son *Histoire sociale et culturelle du vin* (Bordas, 1995), Gilbert Garrier signalait « une renaissance contemporaine de la viticulture » en Ile-de-France. Paradoxe ? Pas vraiment, à lire l'évocation du vignoble francilien depuis la Révolution que propose aujourd'hui Gilles Ragache. De la « grande époque des guinguettes », au-delà des barrières, où l'assujettissement à l'octroi se fait moins pesant, au recul du second XIX<sup>e</sup> siècle, lié aux premières atteintes écologiques, au développement industriel et à la révolution des transports, le sur-saut de l'entre-deux-guerres immortalisé par l'hymne au *Petit vin blanc*, si apprécié « du côté de

Nogent » (1943), de Jean Dréjac (1921-2003). Pour la résurrection en cours, les libations nouvelles attendent encore leur poète, plus leur historien.

Ph.-J. C.  
Presses du Village  
[1 bis, vallée de l'Eglise 77139 Etrepilly], 144 p., 25 €.

■ **LES PÂTES** par Guy Martin. Chef du Grand Véfour depuis 1991, Guy Martin aime les pâtes. Aussi a-t-il voulu proposer dans ce bel ouvrage en forme de luxueux paquet de pâtes 80 recettes mêlant diététique et gourmandise. Un seul mot d'ordre, de l'entrée au dessert : faire plaisir, avec en sus la « touche du chef », ce petit rien qui fera d'un plat de pâtes un véritable moment de bonheur. F. N. Le Chêne, 160 pages, 39,90 €

# Présence et absence à soi

Michel Terestchenko s'interroge sur la facilité des hommes à entrer dans le mal.

Un essai important, comme une invite à la résistance

**UN SI FRAGILE VERNIS D'HUMANITÉ : BANALITÉ DU MAL, BANALITÉ DU BIEN**  
de Michel Terestchenko.  
La Découverte, collection  
« Recherches/Mauss »,  
302 p., 26 €.

Que des gens normaux, ni particulièrement sadiques ni dénués de sens moral, puissent se muer en criminels en série, voilà bien le fait nouveau que nous apporte le XX<sup>e</sup> siècle. Une révélation d'autant plus inquiétante qu'elle nous renvoie à notre présent – de la Bosnie à la Tchétchénie – aussi bien qu'à nous-mêmes. D'où vient cette facilité des hommes à entrer dans le mal ? Par quels mécanismes un individu ordinaire peut-il être amené à s'en remettre à une autorité exigeant de lui des comportements destructeurs, que ce soit au nom de l'éthnie, de la religion, ou même de la croissance économique ?

C'est cette énigme persistante que Michel Terestchenko prend à bras-le-corps dans *Un si fragile vernis d'humanité*, un des essais les plus remarquables de cette rentrée. Mais après s'être penché sur *Les Violences de l'abstraction* (1992), ce philosophe discret et singulier ne se contente pas, ici, d'emboîter le pas à Hannah Arendt. De même que ce ne sont pas toujours de purs salauds qui se livrent à l'abjection, de même n'est-il pas besoin d'être un héros pour accomplir le bien. Cette position n'a l'air de rien ? Elle révolutionne nos représentations les mieux ancrées.

## HORIZON INACCESSIBLE

Jusque-là, en effet, deux grands modèles s'opposaient pour expliquer les ressorts de notre conduite face au mal. Selon le modèle « égoïste », dominant, pas d'engagement altruiste qui n'ait pour fin ultime un quelconque bénéfice ou



Image extraite de l'« Album d'Auschwitz »/institut Yad Vashem

intérêt personnel. Le problème, souligne l'auteur, c'est qu'il ne cesse d'être démenti par le réel. Qu'il existe des individus « disposés à venir en aide aux êtres éprouvés par le malheur », un simple coup d'œil autour de soi suffit pour s'en apercevoir. Mais alors, comment rendre compte de cette étrange « schizophrénie intellectuelle » ? Elle tiendrait au fait que ce modèle a produit, comme son double inversé, une conception purement « sacrificielle » de l'altruisme, si désintéressée qu'elle en vient, de La Rochefoucauld à Levinas, à inscrire la moralité dans un horizon inaccessible.

Pour sortir de cette polarité stérile, Michel Terestchenko propose, lui, un nouveau paradigme : celui

qui oppose la « présence à soi » à « l'absence à soi ». En vérité, soutient-il avec force, l'altruisme n'exige en rien l'abandon à un autre – Dieu, la loi morale ou autrui. « La déprise de soi est au contraire l'un des chemins qui mène le plus sûrement à l'obéissance aveugle et à la servilité. » Et de le démontrer en s'appuyant sur de nombreux cas concrets : épisodes oubliés de l'histoire du nazisme, expériences menées en laboratoire par les psychosociologues américains ou encore faits divers, comme cette femme assassinée à New York devant 38 témoins.

Or, du côté des exécuteurs comme des spectateurs passifs, une même évidence s'impose : dans la plupart des cas – cela n'a rien de rassurant ! – nous avons affaire à des individualités moins insensibles ou perverses que « défaillantes » ou « inconsistantes ». Ce qui leur a fait défaut ? Ce que Nadejda Mandelstam appelait « l'équilibre intérieur », une certaine manière, dit Michel Terestchenko, d'être accordé à soi, d'être soi et non pas ce que les autres attendent de vous, bref, d'être « présent » à sa conscience, à ses convictions, mais aussi à ses émotions. L'expérience dite de la prison de Stanford, peu connue en France, est à cet égard fort révélatrice. Le but était de savoir comment réagiraient des

jeunes gens s'ils se trouvaient soudain placés en situation d'en humilier d'autres. Le résultat – catastrophique – rappelle les récents sévices commis dans la prison d'Abou Ghraïb en Irak. « Tout se passe comme si leur moi réel avait pleinement intégré les exigences de leur rôle, s'était en quelque sorte absenté à lui-même », commente l'auteur.

La preuve que « souci de l'autre » et « souci de soi » vont de paire, Michel Terestchenko va notamment la chercher du côté des Justes. Dans le cas des habitants du Chambon-sur-Lignon, ce village qui devint une cité refuge pour plus de 5 000 juifs, il établit ainsi de façon très convaincante combien « l'action altruiste jaillissait du plus profond de leur être comme une obligation à laquelle ils ne pouvaient se soustraire, porteuse sans doute de dangers considérables, mais qui n'avait rien de sacrificiel ». En s'engageant de la sorte, ils ne renonçaient ni à leur être ni à leurs intérêts profonds : « Ils y répondaient, tout au contraire, dans une parfaite conformité et fidélité à eux-mêmes. »

C'est dire si cet essai est important, qu'on le lise comme un rappel à l'humilité ou une invite à la résistance, c'est-à-dire à la « consistance ». Deux vertus qui, de nos jours, ne sont plus guère au programme.

Alexandra Laignel-Lavastine

## LES AUTEURS

### DU « MONDE »

■ **LEUR JEUNESSE ET LA NÔTRE**  
**L'Espérance révolutionnaire au fil des générations**  
de Jean Birnbaum

« Jusqu'à ces derniers temps, les enfants prodiges disaient merde à leurs pères et passaient à la gauche, avec armes et bagages ; le révolté, c'était classique, se changeait en militant. Mais si les pères sont à gauche ? Que faire ? » Extraite de la préface à *Aden Arabie*, de Paul Nizan, écrite par Jean-Paul Sartre en 1960, cette citation, qui figure en exergue de l'introduction de *Leur jeunesse et la nôtre*, résume bien le propos du livre de Jean Birnbaum. A la fois manifeste générationnel et enquête en filiation dans le champ du trotskisme français, il débute par une sorte d'adresse aux aînés : « Nous avons rêvé d'un dialogue et qu'ils nous montrent le chemin ; d'une solidarité, et qu'ils nous communiquent le feu qui embrasa leur jeunesse. Au lieu de quoi, ils nous tournèrent le dos, préférant se claquer dans une nostalgie butée. » Alors, pour répondre à « l'urgence obstinée d'un désir de mémoire », Jean Birnbaum est allé recueillir des dizaines de témoignages de militants de tous âges, célèbres et anonymes. « Histoire de cerner ce que nous pouvons retenir de leurs enthousiasmes, de leurs combats... et de leurs fourvolements. » A lire en particulier le dernier chapitre, intitulé « Sois juif et tais-toi ! L'universalisme à corps perdu ». Avec finesse et acuité, Jean Birnbaum est allé au plus près de la complexité de la question juive telle que l'ont appréhendée les trotskistes. Ils auront en définitive, dit-il, « pré-féré transmettre, non un devoir de mémoire, mais une injonction d'extrême oubli. Autour du nom juif, quant à sa tragédie, un désert de mots ».

Stock, « Un ordre d'idées », 370 p., 20 €.

■ **ALGÉRIE UNE GUERRE SANS GLOIRE**,  
de Florence Beaugé

C'est l'histoire de cinq ans d'enquête dans *Le Monde*, cinq années au cours desquelles Florence Beaugé a réussi à faire émerger officiellement le système de torture mis en place par l'armée française pendant la guerre d'Algérie. Ce fut d'abord le témoignage d'une ancienne militante pour l'indépendance algérienne, Louise Ighilahriz, victime de sévices subis à Alger en 1957, mettant en cause deux héros de la « bataille d'Alger », les généraux Massu et Bigeard. Ce furent ensuite, à la « une » du *Monde*, le 23 novembre 2000, les aveux des généraux Massu et Aussaresses. Mis en cause par Florence Beaugé, Jean-Marie Le Pen fut lui aussi rattrapé par son passé algérien, de même que l'ancien chef d'état-major des armées, le général Schmitt. « Près d'un demi-siècle après, écrit notre collaboratrice, le pardon est possible mais pas l'oubli, encore moins le déni. Regarder en face le passé et l'assumer, ce n'est pas "remuer la boue" comme on l'entend dire parfois (...). C'est au contraire aider à panser les plaies et rapprocher deux peuples meurtris par le poids du silence. » Autant que le récit d'un « aveu », *Algérie une guerre sans gloire* est un document important sur le travail au quotidien d'une journaliste.

Calmann-Lévy, 302 p., 18 €.

■ **UNE FAMILLE AU SECRET. Le Président, Anne et Mazarine, d'Ariane Chemin et Géraldine Catalano**

Les deux auteurs, journalistes – Ariane Chemin est reporter au *Monde* –, ont mené leur enquête dans les coulisses de la vie de l'ancien président de la République. Certes, on savait l'essentiel sur le « secret d'Etat », cette seconde famille, d'abord secrète, puis connue d'un petit cercle, révélée enfin au grand jour par une couverture fameuse de *Paris Match* en novembre 1994. Durant ses deux septennats, François Mitterrand a dissimulé sa double vie avec sa maîtresse, Anne Pinget, et leur fille, Mazarine, né en décembre 1974. Mais ce que l'investigation des journalistes révèle, outre le rôle de l'épouse et de la famille légitimes, c'est le savoir-faire et l'usage bien réfléchi de tous les rouages de République mis au service de cette histoire privée, jusqu'aux plus inavouables méthodes : les écoutes, les intimidations, les menaces. Le livre reconstitue également l'interaction entre cette même histoire et les grandes décisions et mesures adoptées durant ces quatorze années, de 1981 à 1995. Les coulisses d'un extraordinaire secret d'Etat en forme d'histoire d'amour.

Stock, 270 p., 19 €.



## « PURIFIER ET DÉTRUIRE »

Professeur à Sciences Po, Jacques Sémelin s'est spécialisé dans l'étude des violences extrêmes. Dans une démarche à la fois pluridisciplinaire (à la charnière de la sociologie et de l'histoire, mais aussi de la psychanalyse et de l'anthropologie) et comparatiste (à partir d'exemples de la Shoah, de la « purification ethnique » en ex-Yougoslavie et du génocide rwandais), son nouveau livre puise dans une riche bibliographie pour explorer les « processus qui peuvent conduire à la destructivité humaine de masse », depuis la construction d'un récit de cruauté jusqu'à la mise en œuvre effective de la machine à tuer, en passant par le rôle de l'idéologie, des intellectuels et des médias.

★ *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, de Jacques Sémelin, Seuil, « La Couleur des idées », 490 p., 24 €.

# Mise en garde pour le siècle qui commence

Un angoissant tour du monde des crises stratégiques potentielles

**L'ENSAUVAGEMENT, LE RETOUR DE LA BARBARIE AU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE**  
de Thérèse Delpech.  
Grasset, 366 p., 19 €.

Thérèse Delpech n'est pas une politologue à lire le soir, sauf à risquer des nuits tourmentées. L'état du monde qu'elle dresse n'a rien d'un tableau apaisant. Elle n'est pas là pour ça, pour la peinture en rose. Cette spécialiste des relations internationales écrit pour tenter de répondre à la seule question qui vaille à ses yeux : comment faire pour que ce siècle ne ressemble pas au précédent ? Comment empêcher un retour à la sauvagerie sans pareille qui, d'Auschwitz au Goulag soviétique, marqua le XX<sup>e</sup> siècle ? Elle n'a pas de réponse toute faite, pas de vision totalisante. Elle sait seulement qu'il faut « conserver en mémoire la possibilité toujours ouverte d'un retour à l'ensauvagement ». Son livre est un avertissement – salutaire.

L'irresponsabilité, politique et morale, serait d'imaginer ce siècle vacciné contre les pathologies d'hier : guerres, révolutions, crimes contre l'humanité et autres massacres de populations civiles. Thérèse Delpech n'est pas de l'école des experts « économistes »,

ceux qui voient dans l'interdépendance économique croissante entre les nations une garantie de paix et de stabilité. Elle connaît trop l'histoire. « L'interdépendance économique qui existait entre les nations européennes, observe-t-elle, n'a pas prévenu les guerres mondiales. » Et la possibilité d'une nouvelle « grande » guerre fait partie du monde qu'elle décrit.

Car l'époque connaît une déstabilisation stratégique profonde. Elle n'est pas due seulement à ces terroristes islamistes en quête d'armes de destruction massive : ils veulent tuer le plus grand nombre possible de civils dans un Occident pris pour unique responsable des malheurs du monde arabo-musulman. La déstabilisation tient à l'émergence de nouvelles puissances, mondiales (la Chine, l'Inde) ou régionales (l'Iran, par exemple), qui contestent radicalement l'ordre établi. Elles veulent leur part du gâteau, politique et économique. Elles estiment que l'histoire les a mal traitées ; elles jugent que le statu quo d'après-guerre froide est injuste et qu'il doit être remis en cause. Elles ne satisferont pas de beaux discours sur la multipolarité, dit Delpech, ni d'une réforme dans la composition du Conseil de sécurité de l'ONU.

Dans ce tour du monde des crises potentielles, l'Asie paraît la région la plus inquiétante. « L'Europe n'est plus l'épicentre des affaires stratégiques », selon l'auteur, c'est l'Asie, tout particulièrement l'Asie orientale, « où la situation fait penser aux rivalités européennes du siècle passé ». Des puissances émergentes, la Chine est « la plus désireuse de transformer les rapports de force au XXI<sup>e</sup> siècle » ; elle entend devenir, selon l'auteur, la seule rivale des Etats-Unis, et, dans sa région, multiplie déjà les coups de force – politiques, juridiques, militaires.

## NATIONALISME EXACÉRBE

Thérèse Delpech prend les dirigeants chinois au mot : ils se disent prêts à faire la guerre, « à sacrifier vingt ans de croissance économique », pour Taïwan (même si la revendication de Pékin sur l'île est des plus discutables). Le régime cultive un nationalisme exacerbé, « seule force rassemblant la population et seule passion publique autorisée », relève Thérèse Delpech. Confronté à des difficultés intérieures qui menaceraient sa survie, il pourrait être tenté par l'aventure guerrière, à Taïwan ou contre l'autre puissance régionale, l'Inde, concurrente sur le marché de l'ap-

visionnement énergétique.

Autre cause de déstabilisation : la dissémination nucléaire. « En 2005, tant le Moyen-Orient que l'Extrême-Orient peuvent être des régions fortement nucléarisées », affirme Thérèse Delpech. L'Iran, Israël, demain peut-être la Turquie et l'Egypte, puis le couple Pakistan-Arabie saoudite, tous avec la bombe ? Pas plus qu'elle n'échapperait à d'indirectes retombées de turbulences guerrières en Asie, l'Europe ne peut être indifférente à cette nucléarisation de son voisinage. La guerre froide est finie, mais « le péril nucléaire est devant nous, pas derrière », dit l'auteur.

Et, pourtant, tout se passe comme si les héritiers des désastres du XX<sup>e</sup> n'en n'avaient guère tiré de leçons. Tout se passe comme si les Européens avaient choisi d'ignorer la montée des périls et de se retirer de l'histoire, convaincus, à tort, que celle-ci ne saurait reproduire la sauvagerie d'hier. Trop noire, cette mise en garde contre « l'ensauvagement » qui s'annonce ? Thérèse Delpech répond en citant l'avertissement lancé par Alexandre Soljenitsyne : « Si la leçon globale du XX<sup>e</sup> siècle ne sert pas de vaccin, l'immense ouragan pourrait bien se renouveler dans sa totalité. »

Alain Frachon

Lauréat du prix Augustin-Thierry 2005, le sinologue Lucien Bianco a reçu « Le Monde des Livres » à Dauphin, dans les Alpes-de-Haute-Provence

# Un demi-siècle à l'écoute des bruits de la Chine

Il cherche le soleil, précieux aux premiers jours d'octobre, et choisit les rives d'un lac, pour l'heure déserté par touristes et baigneurs, à quelques kilomètres de Manosque, puisque désormais ce Savoyard de naissance vit à Dauphin, dans les Alpes-de-Haute-Provence. A 75 ans, Lucien Bianco est un directeur d'études heureux. Retraité, il a enfin pris le temps d'oser la synthèse d'une vie de chercheur et vient de voir cette somme récompensée par le très convoité prix Augustin-Thierry.

Sinologue atypique, il a conservé la clarté d'exposition de son premier essai, *Les Origines de la révolution chinoise* (Gallimard, « Idée », 1967) – en fait un cours dont l'articulation pédagogique fit merveille et explique le durable succès : réédité, avec de nécessaires retouches en

gère et Jürgen Domes, d'une monumentale *Chine au XX<sup>e</sup> siècle* (Fayard, 1989-1990), une somme enfin, *Peasants without the Party: Grassroots Movements in Twentieth-Century China* (Sharpe, 2001), dont *Jacqueries et révolution dans la Chine du XX<sup>e</sup> siècle* est une sorte de reprise pour le public français.

Rien ne destinait Lucien Bianco à porter le regard sur l'Orient. Né aux Fontaines d'Ugine le 19 avril 1930, il est le quatrième d'une fratrie de cinq garçons – six en fait, puisque ses parents recueillent bientôt un cousin de six mois, prématurément orphelin.

Fils d'un émigré italien venu du Val d'Aoste, et établi, sitôt la frontière franchie, en Maurienne, le père du petit Lucien tient un débit de vins et charbon, cultivant un attachement à sa terre d'accueil qui le



GÉROFROY MATHIEU POUR « LE MONDE »

C'est cette liberté d'analyse, singulière quand les penseurs des années 1960 guettaient en Chine la voie de l'avenir, qui fait le prix de son œuvre

1997 encore, il est paru en anglais (pas moins de 16 éditions à Stanford University Press !), en allemand, en japonais comme en castillan, et est désormais en cours de traduction en... chinois. D'emblée, il s'était autorisé une légitime provocation, parlant de « jacqueries » dans la Chine pré- et postmaoïste, comme pour mieux donner à entendre la correspondance entre la fièvre antifiscale de la société d'Ancien Régime et le soulèvement d'une paysannerie chinoise enrôlée par des intellectuels dont elle n'intègre pas la conscience de classe.

C'est cette liberté d'analyse, singulière quand les penseurs des années 1960 guettaient en Chine la voie de l'avenir, qui fait le prix de l'œuvre de Lucien Bianco. Une œuvre riche mais discrète en termes éditoriaux : une thèse sur « La crise de Sian » publiée en Sorbonne en 1968, un bref essai sur *La Chine* (Flammarion, « Dominos », 1994), la codirection, assurée avec Marie-Claire Ber-

conduit à soutenir les mouvements locaux de résistance, plus par nationalisme – la région est occupée dès 1940 par les troupes du Duce – que par idéologie. Remarqué dès le primaire, dans la tradition de la méritocratie républicaine, le petit Lucien entre en sixième au lycée de Chambéry. Le bac littéraire en poche en 1948, le voilà à Paris, pensionnaire à Louis-le-Grand, où il « fait sa khâgne » – le soir, à l'internat, il travaille le grec et le latin avec son condisciple Pierre Bourdieu. Reçu à l'École normale supérieure en 1952, le jeune militant de gauche participe au « comité des intellectuels pour la défense des libertés » et s'oppose aux communistes de l'École : Emmanuel Le Roy Ladurie, très actif, le tient pour un « social-traître ».

La prise de conscience politique décisive est cependant moins idéologique que démographique. La crainte du surpeuplement planétaire le conduit à s'intéresser à l'Inde comme à la Chine. L'actualité, avec la pri-

se de pouvoir par Mao en octobre 1949, tranche le dilemme : il se met au chinois aux Langues O', s'affilie aux Amitiés franco-chinoises et découvre la Chine lors d'un premier voyage de deux mois en 1954. La majorité de ses compagnons de voyage sont communistes et, s'il se rappelle le bref contact personnel avec Mao, « *Bouddha impassible* », et Zhou Enlai, plus accessible, plaisantant et trinquant volontiers, il se souvient, malicieusement, des applaudissements de confiance de ses compagnons lors de la retransmission d'un discours de Khroutchev, nouvelle-

ment promu en URSS, dont ils n'entendaient rien. Mais l'encadrement est si strict que Bianco peine à avoir un sentiment personnel. Seul Roger Portal, spécialiste du monde russe, disposant d'éléments de comparaison, « s'avouait impressionné ».

La Chine aurait pu n'être qu'une parenthèse. L'agrégation d'histoire (1957), le premier poste au lycée Félix-Faure de Beauvais (1959) et, s'immiscant dans un cursus convenu, le service militaire : Strasbourg, où il enseigne aux sous-officiers qui préparent Saint-Cyr et s'attire, par sa volonté de problématiser et de faire réfléchir ses élèves, une sulfureuse réputation de « marxiste ». « *Esprit retors* », « à surveiller » : le voilà, versé dans le train, sous la tente, dans le Constantinois, quand son ami Jacques Derrida, qui fut son cothurne à l'ENS, le fait recruter comme germaniste (!) et le sort d'une situation périlleuse. Ensemble – ils partagent, avec leurs épouses, une villa près d'Alger – ils suivent l'évolution du conflit en lisant *France Observateur*.

Un an au lycée Voltaire et la reprise des cours de chinois (il décroche le diplôme de Langues O' en 1962), et voilà Bianco chef de travaux à l'École pratique des hautes études VI<sup>e</sup> section (future EHES) – il y sera directeur d'études de 1969 à sa

retraite en 1995. Il suit les cours de Jean Chesnaux, résume les dépêches du quai d'Orsay du XIX<sup>e</sup> siècle quand Heller l'envoie à l'East Asian Research Center de Harvard comme *post-graduate special student* (1964). « *Une usine de recherche* », confesse Bianco, qui découvre là « le complexe de l'intellectuel originaire d'un pays sous-développé ».

En pleine immersion, il bénéficie d'exceptionnelles conditions de recherche et d'apprentissage des langues – il se met au japonais –, suit le séminaire de John King Fairbank, le plus éminent sinologue américain de l'après-guerre – il est alors en poste depuis 1936 ! – et, nourri des deux démarches de recherche, invente sa voie. D'où son cours à l'ENS sur la Chine moderne, qui devient un essai de référence dès sa

parution. « *Je devais tout aux Américains mais ne partageais pas leur regard porté sur l'anti-impérialisme. Les causes sociales de la Révolution m'intéressaient davantage.* » Résolument dans la filiation d'Ernest Labrousse, il prend du galon à l'EPHE et est naturellement du nombre de ceux que l'ENS envoie en Chine en 1974. Bianco fait partie de l'encadrement – autour de lui tous ou presque sont maoïstes ou trotskistes –, mais ne peut se soustraire à une surveillance policière tatillonne. Lui qui avait déjà eu du mal à digérer le coût du Grand bond en avant trouvait la Révolution culturelle moins pardonnaable encore. Et payait peut-être sa liberté d'esprit dans ce voyage pour touristes conditionnés. De retour en France, il propose au *Monde* une série d'articles, compte-rendu sans aménité de ce « voyage dans un bocal ». Leur publication en janvier 1975 est l'occasion d'une polémique dont Bianco tire la leçon : « *La Révolution culturelle m'a exilé dans mon pays.* » Il n'y gagne qu'une proposition d'Annie Kriegel pour s'exprimer dans *Le Figaro* – il décline – et la parenté qu'on lui prête avec Simon Leys dès la sortie d'*Ombres chinoises* – ce qui le flatte.

En 1979, quand il retourne en mission en Chine, il mesure la nouvelle attitude de ses interlocuteurs, soucieux de donner des informations chiffrées, même si les lacunes de l'information les rendent inutilisables (une jeune femme va jusqu'à « corriger » une donnée dont la leçon contraire sa démonstration !)

Lui continue de soutenir les voix dissidentes que le pouvoir étouffe, stigmatisant la répression des délits d'opinion, que les Occidentaux minimisent pour ne pas froisser le nouveau géant. Mais le savant ne désarme pas pour autant. Avec le concours d'une collaboratrice, Hua Chang-Ming, bibliothécaire à l'EHESS et fille d'un député élu en 1947 bientôt passé à Formose, il peut enfin traiter la masse documentaire dont il désespérait de percer les richesses. Il en tire les monographies publiées chez Sharpe, dont il reprend l'écriture pour offrir aux Français une synthèse qu'il conclut par une analyse inédite de l'apport américain, quand la fascination pour une décennie de révoltes paysannes relance le débat sur la nature de la révolution chinoise. Résolument contemporain.

Ph.-J. C.

## PALMARÈS DES RENDEZ-VOUS DE BLOIS 2005

Si le 8<sup>e</sup> prix Augustin-Thierry couronne Lucien Bianco pour *Jacqueries et révolution dans la Chine du XX<sup>e</sup> siècle* (La Martinière, 640 p., 27 €), le jury a distingué les travaux de Haim Burstin (*Une révolution à l'œuvre : le faubourg Saint-Marcel 1789-1794*, Champ Vallon), Olivier Pétré-Grenouilleau (*Les Traités négriers. Essai d'histoire globale*, Gallimard), Géraud Poumarède (*Pour en finir avec la Croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, PUF), Alfred-Louis de Prémare (*Aux origines du Coran, questions d'hier, approches d'aujourd'hui*, Téraèdre) et Michel Winock (*La France et les Juifs de 1789 à nos jours*, Seuil).

Le Prix du roman historique 2005 couronne Christian Goudineau, par ailleurs professeur au Collège de France, pour *L'Enquête de Lucius Valerius Priscus* (Actes Sud).

Pour l'heure, on ignore qui, d'Austini, Grenier et Masioni (*Rwanda 1994. Descente en enfer*, Albin Michel), Franck Bourgeron (*Extrême-Orient. T.2 : He Sao*, éd. Vents d'Ouest), Christophe Gaultier, Bruno Ricard et Sylvain Ricard (*Clichés. Beyrouth 1990*, éd. Les Humanoïdes associés), Jean-Pierre Gibrat (*Le Vol du corbeau T.2*, Dupuis), Emmanuel Guibert, Didier Lefèvre et Frédéric Lemerrier (*Le Photographe T.2*, Dupuis), Nicolas Juncker (*Malet*, éd. Treize Étrange), Christian Lax (*L'Aigle sans orteils*, Dupuis), Denis Lapière et Ruben Pellejero (*Le Tour de valse*, Dupuis), Séra (*L'Eau et la Terre*, éd. Delcourt) ou du tandem Tardi-Vautrin (*Le Cri du peuple T.4 : Le Testament des ruines*, Casterman), obtiendra le Prix de la bande dessinée historique 2005, proclamé seulement le samedi 15 octobre.

## Session...

### Suite de la première page

Dans sa préface, Claude Duneton salue la « boîte à outils de luxe » ainsi mise à la disposition des étudiants comme de ceux, qui, études faites, ont envie de « se rafraîchir la mémoire ». Et il y a matière, puisque d'entrée c'est rien moins que l'héritage de la Bible dans la littérature nationale – avant le legs de la Grèce ancienne, puis celui de Rome – qui donne le ton, didactique, accessible, souvent complice dans sa malice, de ce manuel singulier.

Quiz, gros plans et analyses, grâce à la vingtaine de contributeurs rassemblés par la direction quadricéphale – sans compter la participation de Robbe-Grillet, Bourdet, Nourissier, Guillevic ou d'Ormesson, « grands témoins » invités –, le projet est mené à bien, avec une méthode pour prendre en compte le goût de l'intertextualité (le « *hérissou, mode d'emploi* ») qui ne manque, c'est bien le moins, pas de piquant...

On sourira de certains jeux de potache – à commencer par le titre du manuel –, moins toutefois de quelques faiblesses évitables. A vouloir trop embrasser... On s'irritera de la graphie incertaine de nombre d'écrivains mentionnés (mais Denuzière sans s comme Arnothy avec h ont déjà la chance d'une mention, honneur refusé à André Hardellet, Louis Guilloux, Ivan Bounine ou Leo Perutz – Kafka s'en sort mieux), du privilège, sympathique mais déplacé, accordé aux gens du Nord (référence qui signe l'appartenance régionale des maîtres d'œuvre, du « *Valenciennois Jean Froissart* » à Marguerite Yourcenar, d'abord là pour avoir « beaucoup écrit sur les Flandres dont elle est originaire », des chronologies contemporaines (prix ou best-sellers) arrêtées aux années 1980 ! Comme des questions d'évaluation du lecteur, délice professoral suspect, dont la réponse ne correspond pas à l'énoncé (Charles d'Orléans ne fut que père de roi...). Gageons que ce manuel malin aura, comme les lecteurs qu'il vise, droit à sa session de rattrapage.

Oreste a bien la chance d'en bénéficier enfin grâce à Jean-Louis Backès. Ecrasé par la fortune mythologique de ses sœurs, Iphigénie et Electre, le fils matricide de Clytemnestre (tenue, dans certaines versions, pour une fille de Zeus, tout de même !) est pour les spectateurs d'Eschyle, dont l'*Oresteie* (trilogie composée d'*Agamemnon*, des *Choéphores* et des *Euménides*) triomphe au concours de tragédie, un prince des temps anciens, lointain mais bien réel, projection d'une condition humaine déchirée par des impératifs inhumains : obéir aux dieux qui parlent par l'oracle et respecter ses ascendants. Traquant la mémoire d'un prince affadi par l'option racinienne (*Andromaque*), Backès s'interroge sur le meurtre de la mère. L'immontable comme il y a un indicible. S'il faut absoudre Oreste, c'est que son crime est l'aboutissement d'une faute dont il n'a pas de part. Un drame sans âge dont le verdict, en appel, est toujours disputé.

Intemporalité de la littérature.  
Philippe-Jean Catinchi